

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

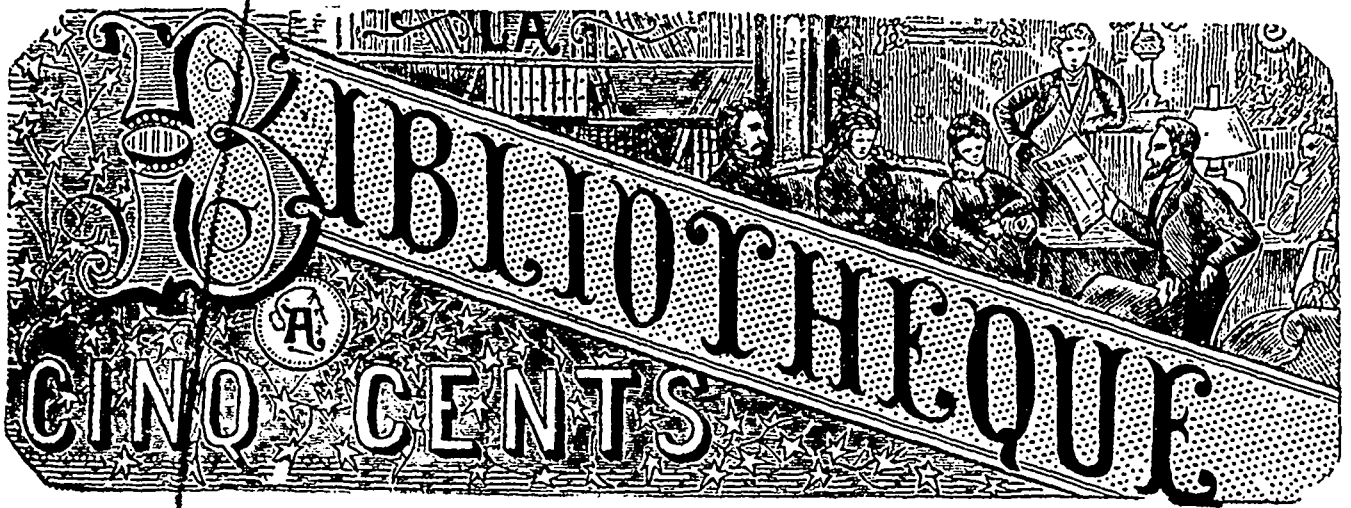
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }  
{ \$2.50 }

MONTREAL, 12 AVRIL 1888

{ UN NUMERO }  
{ 5 CENTS }

No. 1

# LA NUIT SANGLANTE

Première Partie — LE REVEILLON DE M. DENIS !



Non ! je me trouve en face d'un poison dont les symptômes me sont inconnus.....(page 10)

# LA NUIT SANGLANTE

PAR HENRI TESSIER

## Première partie : LE REVEILLON DE M. DENIS

### I

COMMENT M. DENIS FIT DES RÉFLEXIONS FORT DÉSOBLIGEANTES SUR L'HERMINE EN GÉNÉRAL, ET MADemoiselle REYNOLD-D'HAUTEFORT EN PARTICULIER.

Il était onze heures et demie du soir.

De tous les vomitoires du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont les lampadaires commençaient à s'éteindre, roulait un flot humain, pressé, bruyant, affolé et tout imprégné des effluves nauséabonds que combinent le gaz, la poussière et la chaleur, dans une atmosphère déjà vicié par deux mille haleines, exhalant les parfums du tabac et des consommations d'entrate.

Au fur et à mesure que cette marée multicolore et bavarde déferlait sur le trottoir, le même cri sortait de toutes les lèvres :

— Oh ! quel brouillard !

Immédiatement suivi de cette autre exclamation, variant dans la forme, mais identique dans l'idée :

— Hâtons-nous, il va être minuit !

Et riant, caquetant, se bousculant, s'interpellant, tout ce monde s'élançait avec rapidité vers les quatre coins de la grande ville, comme si chacun eût été possédé du même démon familier.

Et chacun, en réalité, aiguillonné par le même sentiment, poussé par la même convoitise, s'allait livrer au même plaisir aussi impatientement attendu.

Piqués par une tarentule similaire, les comédiens avaient coupé et taillé dans leurs rôles, les machinistes brusqué les changements de décors, l'orchestre supprimé les ritournelles, le public n'y avait rien vu.

Et, s'en fût-il aperçu qu'il n'y eût pas trouvé à redire.

Ce qu'il était venu demander à la pièce en vogue, c'était de précipiter la marche du temps, de lui faire oublier l'intervalle qui le séparait encore de l'heure famélique, aussi ardemment désirée dans la salle que sur la scène.

L'heure des repas joyeux, des agapes folles, qui, du haut en bas de l'échelle, de la guinguette au cabaret en renom, de la boutique à la salle à manger luxueuse, de la chambrette de l'ouvrière au grand seize, allaient tenir Paris en fièvre, le plonger dans toutes les ivresses pour le restant de la nuit.

C'était le 24 décembre 1875, la veille de Noël ! l'heure du réveillon !

Au milieu de cette foule, et évoluant avec un lenteur qui ne laissait pas de lui valoir force horions, reçus avec bonne humeur, un groupe composé de six personnes descendait le boulevard, vers la station des omnibus du faubourg Saint-Martin.

En avant, un garçonnet de quinze ans et une fillette de douze, accrochés l'un à l'autre, trottaient en guignant les voitures, épanchant leur enthousiasme babillard en exclamations sur la pièce, le jeu des acteurs, les costumes et les ballets.

Derrière eux marchait un homme déjà sur le retour, légèrement replet, mais encore vigoureux et alerte.

Son visage glabre, aux traits arrondis et débonnaires, n'attirait aucunement l'attention ; cependant, en y regardant de plus près, on découvrait une singulière énergie dans ce menton un peu gras, dans ces lèvres charnues, mais à l'arc serré, dans ces yeux gris, perçants et mobiles, que voilaient mal des lunettes à branches d'or.

Il donnait le bras à une petite femme entre deux âges, et mise avec prétention.

Son cachemiro français, son chapeau surchargé de fleurs et de plumes, sa broche, ses boucles d'oreilles et une profusion de bagues, qui étincelaient à ses doigts osseux, étaient un passe-port en règle de bourgeoisie en rupture de boutique !

Au demeurant, d'aspect sympathique et fin, en dépit d'un nez aux narines écrasées, d'une bouche trop largement fendue, et d'une maigreure presque diaphane.

A quelques pas en arrière, enfin, un monsieur long, guindé, correct comme un plan géométrique, et sanglé militairement dans une redingote, un peu sommaire par un froid de huit degrés, soutenait une brave dame, modestement emmitouffée dans un water-proof, dont le capuchon relevé laissait émerger une bonne figure souriante et rougeaud.

Au moment où les deux premiers couples atteignaient le bord du trottoir du théâtre de la Renaissance, le garçonnet se retourna vivement :

— Voilà un quatre places, monsieur Denis ! cria-t-il victorieusement, en désignant une voiture qui débouchait à vide de la rue de Bondy.

— Bravo ! répliqua le monsieur aux lunettes d'or, en faisant avec sa canno signe au cocher de s'arrêter.

Le véhicule stopa, et les deux enfants se précipitèrent sur le siège de devant en se serrant l'un contre l'autre, afin de laisser une troisième place libre.

— Eh bien ! Lorieux ! diable de lambin ! arrivez donc, fit M. Denis en constatant que le dernier couple était encore à distance. — Si vous couriez de ce train-là en montant au *Mamelon-Vert*, ça ne m'étonne plus si un bisciaien a eu le temps de vous attraper.

— Eh ! mon cher ami, veuillez remarquer que votre femme est mon chef de file et que je modère mon ardeur.

— Dame ! je n'ai plus dix-huit ans ! fit le waterproof avec son bon sourire. Denis, qui est toujours leste comme un Basque, ne veut pas s'en souvenir.

— C'est bon ! j'ai tort, maman la Sagesse ! riposta M. Denis avec une douceur pleine d'affection ; mais dépêchons, si nous ne voulons manquer aux saintes traditions du premier coup de minuit.

— Dépêchons ! répéta l'homme à la redingote en relevant son collet.

— Vous, madame Lorieux, au fond à droite, toi, ma femme, à gauche, et vous Lorieux, qui êtes maigre, entre ces deux dames ; cela remplacera le pardessus que vous avez oublié ! Quant à moi, continua M. Denis en essayant les verres de ses lunettes, que le brouillard couvrit de buée, je vais prendre Lucienne sur mes genoux.

— Quel bonheur ! exclama joyeusement la petite fille, en faisant à son père un collier de ses deux bras.

M. Denis lui mit un gros baiser sur chaque joue, en criant :

— En route, cocher ! quai des Orfèvres, 48, et rondement.

Un quart d'heure plus tard, les six voyageurs entraient bruyamment dans un petit appartement situé au troisième étage de la maison indiquée.

— Encore sept minutes ! dit M. Denis en consultant sa montre, pendant que les deux femmes se débarrassaient l'une de son châle, l'autre de son waterproof, et que M. Lorieux ajustait le col effroyablement raide qui lui piquait les joues.

Déjà les deux enfants, cramponnés aux bras de la bonne, — une belle grosse Normande, qui répondait au nom prétentieux de Cléopâtre, — entraînaient vers la salle à manger et jetaient des cris de joie à la vue du spectacle qu'elle présentait.

Sur une nappe éblouissante de blancheur, le souper était servi.

Les huitres, les hors-d'œuvre, la pâtisserie encombraient la table, qu'éclairaient une suspension et deux candélabres à cinq branches.

Au centre, se dressait une corbeille de fruits et de fleurs, flanquée, à droite, d'un château en nougat haut de dix-huit pouces, et, à gauche, d'un buisson d'écrivisses du meilleur effet.

Sur une servante, une réserve homérique de bouteilles, coiffées de diverses couleurs, et dont on avait religieusement respecté le brovet de vieillesse, que la poussière et les toiles d'araignée leur avaient poinçonné aux flancs.

Salle à manger bourgeoise, du reste, où l'on reconnaissait la main d'une ménagère aimant le confort et la simplicité : un buffet et des sièges en noyer bordés de bois noir, le service en porcelaine blanche et les verres en cristal uni.

Aux murailles, de grandes gravures encadrées d'un filet doré et séparées par une douzaine de plats en vieux Rouen.

Au-dessus d'une des portes, le brovet d'une médaille de sauvetage encadré, et sur la cheminée, entre deux lampes en bronze doré et sous un cylindre de verre, un chien griffon noir et blanc empaillé.

Au premier abord, cette garniture semblait une fantaisie d'un goût douteux ; mais, dès le second regard, l'attention se concentrait sur ce chien et ne pouvait plus s'en détacher.

Le naturaliste avait présenté le pauvre animal à moitié couché et comme prêt à bondir, l'avant-train relevé et appuyé sur ses pattes, qui paraissaient se cramponner au sol dans une crispation désespérée.

La tête renversée, avec ses yeux d'émail grands ouverts, exprimait la souffrance ; quelques gouttes de sang suintaient aux babines, que la colère contractait, et, entre les dents convulsivement serrées, pendait un morceau de drap.

Était-ce une pose de convention, ou l'empaillageur avait-il reproduit un épisode, le dernier sans doute, de la vie du pauvre griffon ?

Nul ne le pouvait dire.

Et cependant ce chien, dès qu'on l'avait remarqué, vous fascinait.

Tous les amis, tous les visiteurs de M. Denis l'avaient interrogé à ce sujet, et il s'était borné à répondre avec une brusquerie émue :

—C'était un brave chien ? Il s'appelait *Lion*, et a bien mérité les honneurs que je lui ai rendus.

Or, comme on avait constaté que les questions semblaient déplaire à M. Denis, on avait cessé de lui en adresser et personne ne pouvait raconter l'histoire de *Lion*.

Au moment où minuit sonnait, les six convives s'asseyaient enfin à table, et M. Denis, une bouteille de madère à la main, remplissait les verres à la ronde en disant avec satisfaction :

—Enfin, mes chers amis, nous allons donc boire au bonheur que ma femme et moi éprouvons de vous posséder une nuit de Noël ! Depuis vingt-sept ans que je suis dans l'administration, c'est la première fois que cette jouissance m'est donnée.

—Ah ! riposta M. Lorieux en faisant claquer sa langue, c'est un rude métier que le vôtre, mon pauvre Denis ! Jamais de relâche ! Pas un jour de repos !

—Et quelles transe. quelles pénibles corvées ! surenchérit Mme Lorieux.

—Sans parler, insinua doucement la maîtresse du logis, avec son bénin sourire, de toutes les inquiétudes qu'il me donne !... On a si peur de lui, et un mauvais coup est si vite reçu !

—Bah ! ma femme, conclut M. Denis, niaiseries que tout cela ! Ce qui est écrit, est écrit, dit la sagesse orientale. Pour le présent, il reste un fait, c'est que je suis libre ! que j'ai congé ce soir, comme Eugène et Lucienne ! et que nous allons mettre le temps à profit

—Papa est en vacances ! cria Lucienne de sa petite voix de fausset.

—Et papa a été chercher, dans le bon coin, ces quelques fioles qui y attendaient cette circonstance solennelle, reprit gaiement M. Denis ; ce sont des condamnés à mort que nous allons exécuter.

—Sans nul remords ! ajouta M. Lorieux en se servant des huitres.

—A l'œuvre, riposta M. Denis en l'imitant, et que chacun déploie toutes les ressources de son estomac.

Au même moment retentit un violent coup de sonnette.

M. Denis, sa première coquille vide à la main, sursauta et fronça les sourcils.

Chacun fit silence et écouta.

On entendit un court colloque, puis Cléopâtre entr'ouvrit la porte et montra contre le panneau son visage ahuri.

—C'est un domestique du duc de Reynold-d'Hautfort qui demande à parler à monsieur, dit-elle.

—Du duc ! fit Denis en posant sa serviette.

—Il vient de la part du père de monsieur avec une lettre très pressée.

—Une lettre !... mais donne-là donc vite, bécasse !

—La voilà, monsieur !

Et Cléopâtre tendit à M. Denis une enveloppe, qu'il déchira fiévreusement en ajoutant :

—Une lettre de mon père ! à cette heure-ci ! Vous permettez, mes amis ?

—Comment donc ! grommela Lorieux, la bouche pleine.

Pendant que Mme Lorieux disait à demi-voix à Mme Denis :

—C'est juste ! M. Denis, père, est intendant du vieux duc.

—Depuis plus d'un demi-siècle. Denis est né au château.

—Quel âge a-t-il donc ?

—M. Comtois ? car le duc par une vieille habitude de famille, l'appelle Comtois ! Oh ! calcula Mme Denis, il a bien soixante-seize ans.

—Et son maître ?

—Quatre-vingt-deux ! mais si gaillardement portés, qu'on lui donnerait à peine la soixantaine. Hé !... qu'as-tu donc, Denis ? Est-ce une mauvaise nouvelle que tu reçois ? interrogea aussi la brave femme en voyant un nuage sombre, perceptible pour elle seule, s'étendre sur le visage de son mari. Ton père est-il malade ? lui arrive-t-il quelque chose qui t'inquiète ? Dis, dis vite...

—Non, rien ! répondit M. Denis d'une voix brève, qui contrastait absolument avec ses paroles.

Mais, reprenant aussitôt son masque souriant :

—Cléopâtre, priez qu'on m'attende, j'y vais !

Et se retournant vers ses convives, il ajouta :

—C'est une affaire de service qui regarde un peu le père, mais ne nous intéresse pas directement.

—Bien vrai ! demanda Mme Denis.

—Bien vrai ! répétèrent M. et Mme Lorieux avec sollicitude.

—Très vrai ! mes bons amis. Seulement, hélas ! voyez combien il y a loin toujours de la coupe aux lèvres ! il faut que je vous quitte...

—Oh ! ce n'est pas possible ! exclamèrent les deux invités.

Pendant que Mme Denis murmurait :

—Nous quitter ! j'avais bien deviné que cette lettre m'apportait un chagrin.

—Oui, reprit Denis en se levant ; il y a urgence que j'aie moi-même donner des ordres ! mais, continuez de souper, je reviendrai pour le faisan, car nous avons un faisan, n'est-ce pas, madame Denis ? Amusez-vous donc sans moi, et dans une demi-heure, je serai de retour.

—C'est vraiment du guignon ! soupira M. Lorieux, s'être promis tant de bonne gaieté...

—Eh ! elle fera explosion trente minutes plus tard, voilà tout ! Je ne demande que cela de patience !

Mme Denis voulut accompagner son mari, mais il lui fit signe de rester à sa place et passa dans sa chambre.

En un tour de main, il endossa son pardessus, enroula un foulard autour de son cou, glissa dans sa poche un revolver, qu'il tira d'un chiffonnier et, saisissant sa canne, gagna l'antichambre, où l'attendait le valet de pied du duc de Reynold.

Mme Denis, dont l'oreille sagace avait guetté son départ, ouvrit la porte de la salle à manger en criant :

—N'oublie pas de prendre ton cache-nez, Denis, avec cet affreux brouillard !

Mais, d'un pas agile, malgré sa corpulence, l'excellente femme s'élançait vers son mari, et, en l'embrassant, lui dit à l'oreille :

—Qu'y a-t-il ? Je mours d'inquiétude.

—Mlle Hermine a été enlevée ce matin, riposta Denis dans un baiser.

—Oh ! pauvre duc ! gémit Mme Denis avec un chagrin très sincère, sous lequel cependant se cachait une sorte de soulagement, car elle avait craint qu'il ne s'agit de son beau-père.

Et elle entra lestement dans la salle à manger en répétant ;

—Couvre toi bien et ne sois pas trop longtemps.

M. Denis fit signe au valet de le suivre et descendit.

Arrivé sur le trottoir, il tira à lui la porte de l'allée et s'arrêta.

A vingt pas environ, deux sergents de ville arpentaient le pavé à petits pas.

M. Denis siffla d'une manière toute particulière.

Les deux agents se retournèrent et vinrent vers lui, le képi à la main.

—Vous avez appelé, M. Denis ? dit l'un d'eux.

—Oui, Renaud ! courez sans tarder à la Préfecture et cherchez *Lerat*. Il faut le trouver et l'envoyer me rejoindre, boulevard des Invalides, 132. Je l'y attends.

—J'y vole, monsieur Denis ! répliqua Renaud en partant au pas gymnastique.

M. Denis, s'approchant alors d'un bec de gaz, relut la lettre qu'il venait de recevoir.

Elle était ainsi conçue :

“ Mon cher Aristide,

“ Un affreux malheur nous atteint tous. Mlle Hermine, la petite-fille de M. le duc, un ange de beauté et de vertu, est sortie cette après-midi en cachette ! Voilà qu'il va être minuit et elle n'est pas revenue !

“ Accours, je pressens un enlèvement, pis que cela peut être, et n'ai d'espoir qu'en toi.

“ Ton père et ami.

“ Comtois.”

—Vous savez ce que contient cette lettre, Jean ? demanda M. Denis.

—Oui, monsieur. M. Comtois a confiance en ma discrétion.

—Moi aussi ! A quelle heure mademoiselle est-elle sortie ?

—Vers deux heures.

—Sans prévenir personne ?

—Mlle Fanny, sa femme de chambre, elle-même, ignorait qu'elle eût quitté l'hôtel.

—Ah ! Et comment le duc a-t-il pris son absence à l'instant du dîner ?

—M. le duc est atteint d'un violent accès de goutte et, depuis cinq jours, garde la chambre. Le docteur Sézerant, son vieil ami, étant venu le voir, M. Comtois l'a mis dans le secret. Il a alors dit à M. le duc que mademoiselle avait la migraine et qu'il lui avait ordonné de se coucher. De sorte que M. le duc ignore la disparition de sa petite-fille.

—Parfait ! cela nous donne au besoin quarante-huit heures pour la retrouver, marmotta M. Denis.

Puis, élevant la voix il ajouta :

—Remontez en voiture et allez dire à mon père que j'arrive sur vos talons.

—Soyez sans crainte, monsieur Denis, répondit le valet, en sautant dans le fiacre qui l'avait amené et qui partit au grand trot.

M. Denis, la canne derrière le dos, se prit à marcher dans la même direction.

Il débouchait en ce moment de la rue de Babylone sur le boulevard des Invalides et trottait comme un lévrier.

Tout à coup, et comme s'il eût été frappé par une décharge électrique, il s'arrêta net et tendit l'oreille, pendant que, d'un mouvement d'une virilité qui contrastait fort avec ses allures bourgeoises, sa taille robuste se cambrait, ses traits s'accusaient en saillies violentes, et que sa main nerveuse serrait sa canne plombée.

Un cri humain, strident, effroyable, était arrivé jusqu'à lui. Il écouta.

Le silence, un lourd silence des pays de neige, s'étendait au loin.

Mais, avec une sagacité de Huron en chasse, M. Denis devina que ce cri venait des environs de l'église Saint-François-Xavier.

Il bondit en avant, en remarquant alors seulement deux points brillants, comme deux lanternes de voiture, qui tremblotaient à deux cents mètres de lui.

M. Denis franchit la distance en quelques secondes ; et il allait s'élançer vers le fiacre quand un second cri, déchirant, suprême, aigu comme le dernier, appel d'un être en danger de mort, filtra de nouveau à travers la ouate intense du brouillard.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre, le cri venait de la rue Eblé.

M. Denis s'y précipita comme un ouragan.

Sa canne était passée dans sa main droite, et la gauche cherchait dans la poche de son pardessus la crosse de son revolver.

## II

### COMMENT LE COCHER JEAN BRUNET RECUT UN VILAIN POURBOIRE.

Au moment précis où M. Denis quittait, avec sa famille et ses amis, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le train express de Chartres arrivait à quai, et la gare Montparnasse, sombre comme un cénotaphe, en dépit des réverbères impuissants à lutter avec le brouillard, s'emplissait de bruit et de mouvement.

De toutes les issues émergeaient des voyageurs emmitouffés jusqu'aux oreilles, des commissionnaires pliant sous le poids des colis, des douaniers sondant les bagages suspects, avec accompagnement de jurons et d'exclamations de toute sorte.

Au milieu de la foule anxieuse qui examinait les arrivants, y cherchant le parent, l'ami ou la femme attendus, deux hommes paraissaient se dissimuler dans l'ombre du promenoir.

L'un, très simplement mais convenablement vêtu, était grand et semblait d'une vigueur peu commune.

Des sourcils noirs très épais, la racine d'un nez en bec d'aigle et des yeux gris-bleu, d'une acuité de lame d'épée, étaient, avec l'extrémité de longs favoris, tout ce qu'on pouvait apercevoir de son visage, son chapeau enfoncé outre mesure sur les oreilles et le col de son pardessus relevé et croisé devant le menton, lui faisait un masque presque impénétrable.

L'autre, au contraire, était petit, trapu, comme un marin fraîchement débarqué, et avait le visage entièrement rasé, à l'exception d'une mince moustache, coupée à angles droits avec les commissures des lèvres.

Son costume, sorte de compromis entre le type du voyou et du monsieur, se composait d'un paletot à longs poils, sortant d'une Belle-Jardinière quelconque, et qu'un long usage avait épilé aux coudes et aux parements ; d'un pantalon de cotonnade bleue, vulgairement appelé *colle*, et d'un chapeau de feutre mou, crânement incliné sur la nuque.

Lorsque le brigadier des douanes ouvrit la porte vitrée qui devait livrer passage aux voyageurs, le plus grand des deux hommes se pencha vers son compagnon et lui dit d'une voix à peine perceptible :

—Attention, Armi.

—Ecco, répliqua l'autre.

Et tous deux se prirent à devisager les arrivants avec une fixité presque menaçante.

Puis, tout à coup, celui qui avait parlé le premier poussa Armi du genou en murmurant de nouveau :

—Le voilà.

Armi suivit des yeux le regard de son interlocuteur, au

bout duquel il trouva un jeune homme de vingt-cinq ans environ, portant à la main un sac de cuir autour duquel était bouclée une couverture.

—Joli garçon, *signore* ! grommela-t-il.

Et, en effet, c'était un beau garçon que le voyageur ainsi épié.

Mince, blond, la moustache soyeuse, l'œil bleu, grand ouvert et pétillant de franchise ; ganté et chaussé de façon tout aristocratique.

Il passa, sans les voir, devant ceux qui l'examinaient et descendit allègrement la rampe qui aboutit à la place de la gare.

A leur tour les deux espions quittèrent la salle d'attente.

—Tu le reconnaitras ? demanda le plus grand.

—Même chez le diable, s'il y va ? répondit Armi avec un accent étranger très prononcé.

—Tu n'oublieras rien ?

—Rien, *signore*.

—Du reste, tu sais, je ne serai pas loin ! Au revoir donc et bonne chance !

—Bonne chance ! répéta Armi en voyant son compagnon disparaître dans la brume, en voilà un qui a du toupet !

Et, sans perdre de vue celui qu'il suivait, Armi fit un crochet afin de passer près d'un coupé de maître qui stationnait dans l'angle de la cour.

Le cocher était sur son siège, les rênes rassemblées.

Armi lui fit un signe d'intelligence, dont le résultat fut que le coupé se prit à descendre à vide et au pas.

Arrivé sur la place, le jeune homme blond regarda autour de lui, semblant s'orienter, ce qui n'était pas facile ! et, s'engageant dans la rue de Rennes, entra dans la boutique d'un coiffeur, dont les plats de cuivre grinçaient au vent sur leurs tringles.

Armi se laissa rejoindre par le coupé.

—*Tire-toi les pattes*, dit-il au cocher, tu me ferais remarquer ! Rendez-vous dans vingt *broquilles* (minutes) où tu sais.

Le cocher rendit la main et fouetta son cheval, qui partit comme un trait.

Armi roula une cigarette et vint coller son visage à la vitrine du coiffeur.

Le voyageur se faisait raser.

L'espion traversa alors la rue et, comme une sentinelle, se prit à arpenter le trottoir opposé.

Au bout de dix minutes, le jeune homme ressortit et se dirigea vers la station de voitures qui se tient à l'angle du boulevard des Invalides.

Une dizaine de fiacres s'y trouvaient alignés.

L'inconnu passa lentement devant toute la file et revint sur ses pas en examinant attentivement chaque cheval, comme s'il eût tenu à s'assurer de la vigueur de l'animal auquel il allait confier le soin de le conduire.

Il s'arrêta enfin devant un coupé de remise, attelé d'une petite jument grise dont les formes le séduisaient sans doute, ouvrit la portière, s'assura que l'intérieur du véhicule semblait relativement propre, et que les panneaux étaient bien garnis de leurs glaces.

Le cocher le regardait faire en souriant, d'un air bon enfant, comme s'il eût été certain d'avance du résultat de l'examen qu'on faisait subir à son attelage.

—Vous êtes libre pour la nuit, cocher ?

—Oui, mon bourgeois.

—Et votre bête est bonne ?

—Réforme de spahis, comme son maître, et un fond du diable, foi de Jean Brunet !

L'inconnu jeta son sac dans la voiture et y monta.

—Nous allons loin, bourgeois ? demanda l'automédon en refermant la portière.

—Je n'en sais rien.

—Ah ! ah !

—Vous vous arrêterez derrière l'église Saint-François-Xavier, avenue de Breteuil. Là, je vous dirai où je vais.

—Compris ! nous partons à 11 heures 45, patron.

—C'est bien !

Brunet monta sur son siège.

—Allons, *Laghout*, ma fille, en route, et rondement ! dit-il en sifflant sa jument à la façon des cavaliers arabes.

Et, tout bas, il murmura :

—Un beau gars, comme celui-là, à minuit, le jour de Noël ! Ça va attendre sa connaissance ! Après ça nous irons souper. Et, satisfait de sa perspicacité, Jean Brunet se prit à rire silencieusement.

Quant à Armi, en voyant filer la voiture du côté de l'esplanade, il avait hâté le pas en se disant :

—Ah ! ces amoureux, trois quarts d'heure d'avance... comme c'est facile à pincer.

Arrivé à l'endroit que son voyageur lui avait indiqué, c'est-à-dire avenue de Breteuil, Jean Brunet rangea son coupé contre le trottoir et s'y arrêta.

Le jeune homme sauta lestement à terre et se dirigea vers un grand mur qui, à cinquante pas de là, semblait clôturer un jardin.

En effet, à travers les branches et à portée de pistolet, un petit hôtel à deux étages se profilait en masse sombre sur l'opacité presque palpable du ciel.

La façade devait se trouver sur le boulevard des Invalides ; aussi une simple porte, destinée vraisemblablement au service du jardin, s'ouvrait-elle dans le mur donnant sur l'avenue de Breteuil.

L'inconnu contemplant l'hôtel avec une fixité pleine de surprise.

Il lui paraissait insolite, sans doute, d'y voir briller à cette heure un si grand nombre de lumières, car il marmottait entre ses dents :

—La chambre du grand-père, passe encore. Il lit une fois couché. Mais celle de l'intendant, la lingerie, l'office... Tout le monde veille donc, ce soir !...

—Et seule, sa chambre à elle, n'a pas de lumière. C'est étrange."

Il revint alors vers la voiture, consulta sa montre à la lueur d'une des lanternes, ce qui fit faire une grimace à Jean Brunet, et retourna à la porte du jardin.

Après trois ou quatre tours ainsi circonscrits, il alluma une cigarette et, s'appuyant le dos à un arbre, se prit à la fumer fièvreusement.

Une agitation, que chaque instant faisait accroître, crispait ses nerfs ; et toutes les facultés perceptives de son être se tendaient vers cet objectif absorbant : saisir un bruit, un pas, un signal quelconque !

Mais tout était muet au milieu de la buée pénétrante et glacée qui l'enveloppait. Tout s'assourdissait sous l'étreinte humide du brouillard.

De l'église voisine, étincelante de lumières, la voix de l'orgue et les chants sacrés lui arrivaient étouffés et aphones.

Les voitures qui passaient au loin paraissaient rouler sur des tapis, et les becs de gaz, ne pouvant rayonner à travers le suaire qui les enserrait, piquetaient l'atmosphère de lucioles jaunâtres et attristantes !

Enfin, la demie de minuit tomba du clocher de l'église.

Le jeune homme jeta brusquement sa cigarette et, en trois enjambées, s'engouffra dans la rue Eblé.

—Ah ! ah ! paraît que la belle vient de l'autre côté ! se dit Jean Brunet en perdant de vue son voyageur.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Jean Brunet sifflait, sans lâcher sa pipe, une fanfare qui lui rappelait le temps où, dans les spahis, il cavalcadait sur la terre d'Afrique.

L'inconnu, au pas gymnastique, courait vers le boulevard des Invalides.

Tout à coup, il se heurta à un individu venant en sens inverse, avec une telle violence que tous deux faillirent tomber.

—Butor ! exclama le jeune homme.

—Do quoi ? répliqua une voix colère et que l'abus des liqueurs fortes avait effroyablement éraillée, y a pas de place sur la chaussée, peut-être ! Monsieur encombre le trottoir et assomme les honnêtes citoyens !

L'inconnu évita de répondre et fit un coude pour continuer son chemin.

Mais l'ivrogne lui barra le passage.

—Me faut des excuses ! t'as cassé ma bouffarde et manqué de me massacrer sur le pavé !... Fais des excuses, blanc-bec, ou je cogne.

—Vous êtes fou ! Laissez-moi passer ! fit le voyageur, que l'irritation commençait à gagner.

—Sans payer la casse ! Jamais !

—Laissez-moi passer, vous dis-je, répéta le jeune homme avec une violence contenue.

Et, s'apercevant qu'il était à l'encoignure de la rue Masseran, il fit un bond de côté et s'y jeta, pensant tourner son adversaire et reprendre sa course.

—Atout ! articula devant lui une voix nouvelle.

Et, en même temps, un coup de bâton écrasait son chapeau sur sa tête.

—Brigands ! vous êtes donc deux ! s'écria l'inconnu, quo sa coiffure aveuglait.

—Trois ! si ça ne suffit pas, mon petit ! ricana un troisième organe avec un accent étranger très-accusé.

Le jeune homme, arrachant enfin son chapeau, fouilla le brouillard du regard, cherchant à se faufiler à travers ses agresseurs ; mais deux nouveaux coups l'atteignirent, l'un à la nuque, l'autre à la poitrine.

Il chancela.

—Assassins ! murmura-t-il, c'est un guet-apens !

—Ah ! tu ne veux pas faire des excuses au pauvre monde ! grinça le premier adversaire ; tiens, *pante ! tiens, sergo !* ça fait-il ton compte !

Et trois coups précipités s'abattirent sur la tête du jeune homme, qui retomba sur les genoux, en jetant un cri d'appel désespéré.

—Oh ! pas de bruit ! Diavolo ! c'est un quartier tranquille, dit la voix étrangère. *Audiamo suonands !*

Le blessé, se faisant un bouclier de son bras, s'efforçait de se traîner hors de la rue Masseran, où il devinait que ses cris étaient assourdis.

Mais les trois bandits frappaient sans relâche, tantôt atteignant leur victime, qui commençait à râler, parfois ne rencontrant que le mur, ce qui leur faisait pousser des imprécations de rage.

Tout à coup la voix de Jean Brunet, que le cri de son voyageur avait fait sauter de son siège, retentit au bout de la rue Elblé.

—Hé ! bourgeois, est-ce vous qui appelez ainsi ? cria-t-il.

—Vite ! finissons-en ! dit celui qui paraissait le chef ; sinon nous allons être pincés.

—Alors, faut jouer du *surin* ? fit l'ivrogne en se penchant sur le jeune homme, qui, sentant le froid de l'acier pénétrer dans sa chair, eut encore la force de se soulever et exhala un second cri ; si terrible cette fois que l'ancien spahi sentit son sang se glacer dans ses veines.

—Ah ! on assassine donc, ici ! hurla-t-il ; j'arrive, bourgeois, et j'en suis !

—A la *roulotte* ! vous autres, dit rapidement l'étranger, je me charge de couper le sifflet à ce braillard-là !

Les deux bandits s'esquivèrent en rasant le mur.

Et l'étranger, bondissant sur le blessé, lui enfonçait son poignard dans la gorge.

Mais, au même instant, un épouvantable coup étendait l'assassin sur le sol, près de sa victime.

—Tiens, canaille ! disait, en relevant sa canne, la voix essoufflée de M. Denis.

Pendant que Jean Brunet, à l'autre encoignure de la rue, répétait :

—Où êtes-vous, mon bourgeois, où êtes-vous ?

—Allez chercher une lanterne, vite ! commanda le fils de M. Comtois.

Et, pendant que le cocher retournait en courant vers son fiacre, le vieillard s'élançait vers le boulevard et y débouchait juste au moment où la voiture qu'il avait remarquée se mettait en mouvement.

—Du train ! du train ! tonnerre ! vociférait une voix à l'intérieur, ça sent la *rousse* ici !

Le cheval, enlevé par un double coup de fouet, partit comme l'éclair.

Mais M. Denis, armant son revolver, fit feu deux fois sur les fuyards.

Le coupé zigzagua brusquement, sans cependant ralentir son allure désordonnée.

—Bon ! je l'ai marqué et on le retrouvera, dit-il en revenant vers la rue Masseran.

Jean Brunet y arrivait, amenant sa voiture, dont il arracha les lanternes.

M. Denis en prit une et tous deux se mirent à examiner le lieu de la lutte.

Affaisé contre le mur, un long couteau dans la poitrine, gisait le jeune homme amené par Jean Brunet.

Un flot de sang s'échappait de sa blessure.

Près de lui son meurtrier, une sorte de voyou, vêtu d'une cotte et d'un mauvais paletot, était étendu, la tête fendue par la canne plombée de M. Denis.

—Ah ! le pauvre jeune monsieur ! exclama l'ex-soldat avec douleur. Est-il donc mort ?

—Pas encore ! murmura M. Denis, qui avait extrait le couteau de sa gaine humaine et appuyait le torse du blessé contre le mur. Le cœur bat !... Tenez, mon brave, venez ici et soutenez-le ; je vais demander du secours.

—L'autre a reçu sa feuille de route, et ça n'est pas dommage, fit le cocher en laissant retomber l'assassin qu'il avait retourné, et en se hâtant de faire ce que lui demandait son interlocuteur.

Celui-ci prit un sifflet dans son gousset, et en tira plusieurs sons aigus et inégalement espacés, auxquels répondirent des coups de sifflet semblables, partant de différents points.

—On vient, dit M. Denis en se rapprochant de la victime, dont, avec une habileté de main très grande, il enleva la cravate et déchira la chemise.

Une large ouverture béait au-dessus de la clavicule.

M. Denis plia son mouchoir en tampon et, l'appuyant sur les lèvres de la plaie, l'assujettit avec la cravate du jeune homme, qu'il noua en croix sous l'aisselle.

Il achevait ce pansement sommaire, quand trois sergents de ville apparurent lancés au pas gymnastique. Le vieillard se releva et, la lumière de la lanterne l'éclairant en plein, les trois agents le saluèrent du même mot :

—Monsieur Denis !

—Oui, mes enfants, M. Denis, à qui le hasard vient de donner une fiche besogne ! vite un brancard, et qu'on porte ce pauvre garçon à l'hôpital.

—Un brancard ! fit Jean Brunet, mais j'ai ma voiture, et les ressorts en sont bons.

—Va pour ta voiture, garçon, dit M. Denis, d'autant mieux qu'on mettra celui-ci sur le siège jusqu'au poste.

Le blessé, porté par les agents, fut délicatement posé dans le coupé ; l'un d'eux monta près de lui et le soutint dans ses bras, afin de le protéger contre les cahots.

Le corps inerte du meurtrier fut couché en travers du siège, sur lequel s'assit un deuxième agent.

Jean Brunet, prenant son cheval par la figure, s'appréta à partir.

—C'est bien compris, n'est-ce pas ? dit M. Denis, en essuyant son visage trempé de sueur, l'assassin au poste et le jeune homme au Gros-Caillou, avec prière qu'on lui donne tous les soins imaginables. Puis, surveillez le quartier. J'ai blessé d'une balle un cheval qu'il faudrait me retrouver.

—On y tâchera, monsieur Denis.

—Vous, cocher, vous viendrez demain à la préfecture et vous vous ferez conduire à mon bureau.

—Où, monsieur.

M. Denis remonta la rue Eblé et revint vers le boulevard, pendant que la voiture se mettait en marche au petit pas.

—Quel est donc ce monsieur ? demanda Jean Brunet à l'agent qui le remplaçait sur son siège.

—C'est M. Denis, inspecteur de la police !

—Ah ! fit l'ancien spahi avec un geste de mauvaise humeur. Puis il ajouta allégrement :

—Baste ! c'est un brave homme et un rude lapin, tout de même ! Quant au pauvre petit blondin... voilà un drôle de pourboire qu'il m'aura donné !

## III

## COMMENT Mlle FANNY DONNA A M. DENIS UNE HAUTE IDÉE DE SA PERSPICACITÉ.

M. Denis, en quittant la voiture qui emportait les deux héros du drame auquel il venait d'être si inopinément mêlé, arpena lestement le boulevard des Invalides et s'arrêta au No 132.

C'était un petit hôtel, élevé de deux étages sur rez-de-chaussée et précédé d'une cour.

Il avait grand air, du reste, et portait au fronton de sa large grille l'écusson ducal des Reynold d'Hautefort.

Appuyé contre cette grille, un homme attendait.

En apercevant M. Denis, Jean, car c'était lui, ouvrit l'un des battants de la porte et lui livra passage.

—M, le duc ne dormant pas, dit-il, M. Comtois m'a chargé de guetter l'arrivée de monsieur et de le prier de ne pas faire de bruit.

—C'est bien, répliqua M. Denis.

Jean précéda l'arrivant dans un vestibule à peine éclairé par une lanterne à verres dépolis ; il lui fit traverser une salle de billard et l'introduisit dans une grande pièce, sorte de bureau ou d'économat, simplement meublée en vieux chêne et dans laquelle brillait un feu clair.

Un vieillard enfoncé dans un large fauteuil, se leva au craquement des pas sur le parquet, et courut vers M. Denis qu'il embrassa tendrement.

—Merci, Jean ! dit-il au domestique ; retournez à l'office et que tout le monde attende mes ordres.

Jean s'inclina et sortit.

—Ah ! c'est toi, exclama le vieillard, en amenant son fils devant la cheminée et en lui poussant un fauteuil ; malheureux enfant ! m'as-tu fait attendre, et quelles angoisses m'as-tu valus !

—Je t'en demande pardon, père ; mais je ne pouvais prévoir le malheur qui devait t'atteindre.

—Tu étais au théâtre, m'a-t-on dit ! Si encore on avait pu me le désigner, j'aurais envoyé t'y chercher ?

—Mais te voilà, ne songeons plus à cela et écoute-moi.

Eu ce moment, les regards de M. Comtois tombèrent sur les mains de son fils.

—Ah ! s'écria-t-il, que t'est-il arrivé ? Tes mains sont couvertes de sang ! tes manchettes, ton pantalon même en sont maculés.

—Tiens ! c'est vrai ! fit simplement M. Denis, donne-moi, je te prie, père, un linge et de l'eau, que je fasse disparaître ces taches désagréables.

—Tu es blessé ? On t'a attaqué ? murmura l'intendant tout tremblant d'émotion.

—Non ! on vient d'assassiner un pauvre garçon, à cent pas d'ici ; j'ai dû m'y arrêter, et c'est ce qui m'a retardé.

Tout en parlant, M. Denis se lavait les mains et, avec la serviette mouillée, enlevait le sang qui avait jailli sur ses vêtements.

—Là, dit-il, en retroussant ses manchettes sous les poignets

de son pardessus, il n'y paraît plus. A présent, père, je t'écoute.

M. Comtois passa sur son front sa main amaigrie et releva les longues mèches blanches qui lui tombaient sur le visage.

—Comme je te l'ai écrit, commença-t-il, Mlle Hermine, à l'insu de nous tous, est sortie, vers deux heures, par la petite porte du jardin, et depuis n'a pas reparu. J'ai envoyé chez son oncle, chez sa cousine, chez tous les amis intimes de M. le duc, sous le prétexte d'un éventail oublié : elle n'a été vue nulle part. Chacun, à l'hôtel, est dans le désespoir ; mais j'ai cru que j'en deviendrais fou, car c'était l'adoration de tout le monde que cette enfant !...

—Par bonheur, nous avons pu cacher à son grand-père...

—Je sais. Jean m'a mis au courant. C'est la Providence qui a envoyé ce médecin.

—N'est-ce pas ! Maintenant, Aristide, tu conçois que je n'ai d'espoir qu'en toi ! Il faut la trouver, cette chère mignonne !... et tu la retrouveras, dis, mon bon fils ! si tu ne veux voir ton père en mourir de chagrin.

—Calme-toi, j'ai fait plus fort que cela ! et je n'hésite pas à te promettre que, d'ici à demain, j'aurai rattrapé cette jolie étourdie, car, s'il m'en souvient bien, elle est fort jolie !

—Un ange ! au physique et au moral. Hélas ! c'est vrai, tu l'as peu vue ! tu viens si rarement visiter ton père, ingrat ! Mais pour ta gouverne, Mlle Hermine est la nature la plus droite, l'esprit le plus loyal... et tendre, dévouée, pieuse ! sans compter qu'elle a de son nom et de son titre un respect sans égal, et qu'elle hérite son grand-père presque autant que Dieu.

—Tiens, ajouta le vieillard, voici des photographies d'elle ; je les ai préparées pour toi et pour tes agents, car tu vas mettre Paris sens dessus dessous, n'est-il pas vrai ?

—C'est mon devoir ! juge si je le ferai de grand cœur ! répondit M. Denis en examinant attentivement les portraits-cartes que M. Comtois lui tendait.

Ils représentaient une jeune fille de seize ans, aux grands yeux rêveurs.

De longs cheveux blancs, tout bouclés, encadraient cette tête charmante, dont la photographie n'avait pu rendre qu'imparfaitement l'angélique sourire et la grâce ingénue.

—Je la reconnais, murmurait M. Denis à demi voix ; et, en vérité, il est impossible d'admettre qu'une enfant élevée comme elle l'a été et douée comme elle le paraît se soit prêtée à un enlèvement clandestin, surtout sachant que son aïeul en pouvait recevoir une secousse mortelle.

—C'est certain ! soupira M. Comtois.

—Reste donc l'hypothèse du rapt ; mais, en plein jour, elle me paraît manquer de logique. En somme, cherchons Mlle Hermine, nous découvrirons plus tard la vérité sur sa disparition.

—C'est cela ; cherche ! cherche tout de suite, mon ami.

—De combien de personnes se compose le service particulier de la petite duchesse ?

—De sa femme de chambre, Mlle Fanny, de Babet Lelièvre sa nourrice, devenue gouvernante de l'hôtel, et de Mlle Irma Chapuis, une ouvrière à l'année.

—Toutes les trois sont ici ?

—Non, Mlle Chapuis demeure en ville et n'est partie, ce soir, que sur mes instances réitérées. C'est une excellente jeune fille et avec laquelle mademoiselle n'avait, du reste, que peu de relations.

—Appelle les deux autres femmes, père.

M. Comtois se leva vivement, malgré son grand âge, et courut à l'office.

M. Denis continuait de contempler les photographies.

—Oui, grommelait-il, elle est trop jolie pour qu'il n'y ait pas un amoureux sous cette équipée.

M. Comtois rentra, poussant devant lui une bonne grosse mère de cinquante ans environ, dont les yeux boursoufflés et encore humides témoignaient d'une douleur indéniable. Derrière elle, Mlle Fanny, gentille soubrette au museau futé, ne cherchait pas davantage à cacher qu'elle avait pleuré.

—Babet, et vous aussi, Fanny, dit l'intendant, vous voici



en présence de mon fils, M. Denis, inspecteur de police, qui désire vous interroger.

En entendant le titre donné à M. Denis, Babet fit un pas en avant et joignit les mains.

—Inspecteur de la police !... Alors, vous allez nous rendre ma fille, mon bon monsieur ! s'écria-t-elle en se laissant glisser à genoux.

Mlle Fanny, elle, regardait curieusement M. Denis.

—Relevez-vous, ma bonne femme, fit l'inspecteur d'un air débonnaire, et tâchez de m'aider dans cette mission ! Le voulez-vous ?

—Ah ! Jésus Dieu ! si je le veux ! Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

—Écoutez-moi bien toutes les deux, et rappelez vos souvenirs. Rien d'insolite, hier ou ce matin, ne vous semble avoir motivé la sortie de votre maîtresse ?

—Rien ! répondit carrément la nourrice.

—Non, rien ! répéta moins affirmativement la femme de chambre.

—Mlle Hermine était-elle en correspondance avec plusieurs personnes du dehors ?

—Certainement, dit Mlle Fanny, mademoiselle écrivait souvent à ses amies, à son oncle, aux personnes enfin qui venaient chez son grand-père.

—Qui mettait les lettres à la poste ?

—Moi.

—Toujours ?

—Toujours.

—Vous n'avez jamais remarqué qu'il y eût, parmi ces lettres, une d'elles qui fût adressée à une... personne que vous ne connaissez pas ?

—Jamais, monsieur.

—Mademoiselle n'écrivait pas aux jeunes gens qui étaient invités à l'hôtel ?

—D'abord, fit vivement Babet, il ne venait pas de jeunes gens à l'hôtel, et ensuite...

—Ensuite, interrompit la femme de chambre, je puis affirmer à monsieur que jamais, depuis quatre ans que je sers mademoiselle, je ne l'ai vue écrire à d'autres qu'aux intimes de son aïeul.

—C'est bien. Recevait-elle des lettres ?

—Rarement, presque toutes étaient pour M. le duc, à qui mademoiselle servait de secrétaire.

—Mais pour elle, personnellement ?

—Si peu souvent que ce n'est pas la peine d'en parler.

—Et depuis quelques jours, aucune lettre à son nom n'était venue ?

—Aucune, riposta la nourrice avec vivacité.

Mlle Fanny jeta, de côté, un regard indéfinissable à Babet Lelièvre. M. Denis surprit ce regard, mais n'eut pas l'air d'y attacher d'importance.

—En êtes-vous bien sûre, nourrice ? insista-t-il.

—Sans doute ! répondit la grosse femme avec une certaine raideur ; je sais bien ce que je dis, peut-être.

—C'est à merveille, Babet, et je vous remercie ; vous pouvez vous retirer.

Babet soupira comme si un poids énorme lui était enlevé de dessus la poitrine et, saluant Denis, sortit en répétant avec une sincère émotion :

—Oh ! ramenez-nous-la, monsieur de la police, je vous en supplie.

M. Comtois avait écouté attentivement les questions de son fils et semblait surpris de son insistance.

Fanny attendait, fixant M. Denis d'un œil assuré.

L'inspecteur se tourna vers son père.

—C'est le concierge qui reçoit la correspondance de toute la maison ? demanda-t-il.

—Certainement.

—Voulez-vous, mon enfant, sans que personne le sache à l'office, faire monter le concierge, dit M. Denis à la femme de chambre.

—À l'instant, répliqua la jolie fille en s'élançant dehors.

—Quo crois-tu donc ? questionna M. Comtois.

—Que Babet, par dévouement exagéré, m'a caché une partie de la vérité.

—Et ?

—Que Mlle Hermine a reçu une lettre hier ou ce matin.

—Oh ! je suis persuadé que tu te trompes !

Mlle Fanny rentrait, suivie du suisse, un bel homme, d'allure solennelle, qui salua militairement.

—Le facteur vous a remis beaucoup de lettres depuis hier, mon ami ? lui demanda M. Denis.

—Quatre hier et trois ce matin, monsieur, sans compter les journaux.

—Pour qui, celles d'hier ?

—Deux pour M. le duc, uno pour M. Comtois, et la quatrième pour moi.

—Et aujourd'hui ?

—Une pour M. le duc, uno pour Rémy, le cocher, et uno autre pour Babet Lelièvre.

—Merci, mon brave, c'est tout ce que je voulais savoir.

Le concierge salua de nouveau avec la même raideur, et, pivotant sur les talons, ainsi qu'un soldat au commandement de demi-tour à droite, quitta la chambre.

—Eh bien ? fit M. Denis en regardant son père.

—Je m'incline, tu es très fort ! soupira le vieillard.

—Mademoiselle Fanny, reprit M. Denis avec insouciance, n'est-il pas vrai que Babet ne sait pas lire ?

—Oui, monsieur.

—Qui peut donc lui écrire, alors ?

La femme de chambre se mordit les lèvres.

—Je ne sais pas, dit-elle.

—Ne serait-ce pas, par hasard, à Mlle Hermine que la lettre de Babet était destinée ?

—Oh ! monsieur ! exclama la soubrette d'un air fâché, qui oserait supposer cela ?

—Moi, mon enfant, et vous aussi ! Je le lis dans vos yeux.

—Mes yeux mentent, alors ?

—Voyons, trêve de réticences et parlons sérieusement, articula M. Denis en fronçant les sourcils. Je n'attaque en rien l'honorabilité de votre maîtresse, qui doit avoir été victime de quelque ténébreuse machination, j'en suis convaincu ! Ne faites donc pas l'ingénue, ma fille, votre intelligence est au-dessus de ces mesquineries, et prouvez-nous que vous désirez nous aider à tirer Mlle de Reynold de la situation dangereuse où elle se trouve sans doute.

Mlle Fanny hésitait encore, M. Denis revint à la charge.

—Vous avez vu cette lettre ?

—Oui ! murmura la jeune fille en baissant les yeux.

—Et, comme moi, vous avez supposé qu'elle était destinée à Mlle de Reynold ?

Fanny fit un signe approbatif.

—Avais-je raison, père ? dit en souriant M. Denis.

—Il faut rappeler Babet ! s'écria le vieil intendant.

—C'est inutile, Babet est une paysanne, ignorante et mûrée ; elle croit servir sa fille de lait en ne livrant pas son secret, et tout ce que je tenterais serait vain. Je me passerai de Babet, si Mlle Fanny veut être franche.

—Oh ! je vous le jure, monsieur.

—Au fait, alors ; que savez-vous ?

—Rien ! foi d'honnête fille ! J'ai supposé, voilà tout.

—Que ?

—Que Babet avait reçu une lettre pour mademoiselle ; et ma supposition s'est trouvée réalisée, car je la lui ai vu remettre ce matin, vers dix heures, quand mademoiselle est descendue pour déjeuner.

—Elle l'a lue ?

—Non. Elle l'a cachée dans son corsage, mais, sitôt le déjeuner fini, elle s'est enfermée dans sa chambre.

—Et vous n'avez pas été un peu...curieuse ?

—Oh ! monsieur... fit Mlle Fanny avec une moue effarouchée.—Du reste, il y a des portières.

M. Denis sourit.

—Et vous vous êtes assurés tous les deux,—continua-t-il en associant son père à cette question,—quo mademoiselle était partie sans rien emporter ?

—Rien, absolument ! répondit M. Comtois.

—Pas même son porte-monnaie, surenchérit Mlle Fanny,—et mademoiselle a négligé de mettre ses boucles d'oreilles, que j'ai retrouvées dans le baguier.

—Quelle toilette avait-elle ?

—Une robe de faille à plis musique, une polonaise de drap noir, brodée de dessins à la main, et une grande rotonde de taffetas doublée de martre. Un chapeau de feutre orné de deux plumes, l'une grise et l'autre blanche, et garni de feuillage en satin.

M. Denis avait inscrit le signalement au fur et à mesure que la femme de chambre le dictait.

—Qu'augures-tu de tout cela ? demanda anxieusement M. Comtois.

—Que rien n'est plus simple ! Mlle Hermine a reçu une lettre qui,—sous un prétexte assez plausible pour la décider à s'y rendre,—lui donnait un rendez-vous.

—Elle est sortie par le jardin,—supposant n'être que quelques minutes absente,—et on l'a enlevée ! voilà tout !

—Où peut-elle être ?

—A Paris, très certainement.

—Tu me la rendras ?

—Aussi sûr que je t'aime de tout mon cœur !—Dors donc tranquille, père, demain je viendrai moi-même, j'espère te ramener ta chère transfuge.

—Dieu t'entende ! murmura le vieillard, les larmes aux yeux.

M. Denis reprit sa canne et son chapeau, et, serrant les mains de son père, revint vers le vestibule en s'opposant à ce qu'il l'accompagnât.

Au moment où il allait se faire ouvrir la grille, une ombre surgit à côté de lui, et Mlle Fanny, lui glissant un papier plié dans la main, le salua de nouveau d'un gracieux :

—Bonsoir, monsieur Denis !

—Tiens ! tiens ! tiens ! se dit l'inspecteur, très intrigué.

Le suisse ayant refermé doucement la porte sur lui, M. Denis, avec une vivacité d'amoureux, se hâta de déplier le billet qu'il venait de recevoir.

Et, à la lueur d'une allumette, il déchiffra cette simple ligne, fort régulièrement écrite :

*" Si vous ne trouvez rien à Paris, cherchez au Mans, rue de Flore, No. 10."*

—Hé ! hé ! ricana M. Denis en se frottant les mains avec une satisfaction non équivoque,—très forte, la soubrette !... Décidément, tant qu'il y aura des femmes ici-bas, il ne faudra désespérer de rien.

En ce moment une voiture marchant à toute vitesse s'arrêta devant lui.

Un homme se montra à la portière.

—Lerat ! s'écria l'inspecteur.—Ah ! mon brave, vous arrivez à point.

Et, faisant signe au cocher de rester stationnaire, M. Denis monta dans le fiacre et s'assit près de son agent.

—Je vous ai envoyé chercher, Lerat, reprit-il, afin de vous confier une affaire difficile, pour la réussite de laquelle il ne faut rien moins que votre flair subtil et toutes les ressources de votre habileté !

—Vous me flattez, monsieur Denis !

—Non pas, je vous estime.—Une jeune fille a été enlevée, Lerat ; voici ses photographies, son signalement et les indications sommaires que j'ai notées. Rassemblez donc vos hommes et que, dans une heure, ils soient tous sur cette piste. Il s'agit de me retrouver cette enfant avant demain.

—Je tâcherai, répliqua modestement Lerat.

—D'un autre côté, il faut envoyer quelqu'un adroit par le premier train, au Mans.

—Bien.

—Voici une adresse. Il s'informerait et me télégraphiera si la personne est chez elle, avec renseignements détaillés.

—C'est entendu.

—Sur ce, vous me semblez avoir un bon cheval ; déposez-moi, en passant, au poste de la rue de Varenne, où j'ai à faire avant de rentrer chez moi.

—Si vous m'en croyez, monsieur Denis, ce n'est pas là que vous iriez d'abord, insinua Lerat.

—Où irais-je, mon ami ?

—Chez Magny, rue Contrescarpe.

—Qu'y a-t-il donc de si curieux à voir chez Magny ?

—Rien que deux empoisonnements, que je viens d'être appelé à constater.

—Deux empoisonnements ! mais c'est une vraie nuit de cocagne ! Contez-moi cela, Lerat.

—Des jeunes gens des deux sexes étaient en train de souper, lorsque l'un d'eux, une espèce de mulâtre, étudiant en médecine, et sa femme, tombèrent foudroyés après avoir bu un verre de madère.

—Un suicide ?

—Non, tous les autres convives l'affirment avec énergie ; et, pour ma part, j'ai tout lieu de supposer qu'ils ont raison.

—Ils n'ont donc pas bu du même vin, ces autres convives, qu'ils sont encore vivants ?

—Si ! et voilà l'étrange : chacun a vidé son verre, et seul le couple en question a été atteint.

—Avez-vous fait des arrestations ?

—Non. Magny connaît tous les soupeurs, dont l'émotion, du reste, a été telle qu'il a fallu les reconduire chez eux. Je n'ai plus trouvé qu'un des amis des victimes, un carabin, qui les soignait, en pleurant, en attendant le médecin.

—Hé ! hé, c'est très intéressant, cela ! vous avez fait appeler le commissaire ?

—Bien entendu ; mais quand on est venu me chercher de votre part, il n'avait pas encore paru.

—Bravo ! je vais avoir la primour de l'enquête préalable, et, qui sait, peut-être y a-t-il là dedans les germes d'une cause à sensation. Merci, Lerat, arrêtez-moi à la première station, je vais courir chez Magny. Ainsi donc, aucun indice ?

—Si, un garçon d'extra, qui servait ces jeunes gens, a disparu aussitôt après l'événement.

—A merveille ! un anneau de la chaîne ! Nous en retrouverons tous les maillons. Stop ! cocher.

M. Denis sauta à terre et fit signe à une voiture de s'approcher.

—En ce qui vous concerne, Lerat, il est bien convenu que vous remuez ciel et terre !

—Soyez tranquille.

—Bonne chance donc, et à demain. Cocher, ajouta M. Denis en montant dans l'autre fiacre, au galop, rue Contrescarpe.

Et il s'enfonça dans l'encoignure en grommelant :

—Et de trois ! Allons, décidément, mon pauvre souper est perdu !

#### IV

OU M. DENIS COMMENCE A SE DEMANDER A QUELLE HEURE IL SE COUCHERA.

Lorsque M. Denis arriva chez Magny, il était deux heures du matin.

Les garçons, assis sur les banquettes, causaient à voix basse d'un air mystérieux.

La caissière, le visage consterné et les yeux rouges, mâchait le bout de son porte-plume avec une ardeur pleine de fièvre, tandis que le gérant, affairé et effaré, montait, descendait, appelait, se multipliait.

Enfin, indice plus grave, et qui avait rassemblé une dizaine de badauds devant la porte,—Paris en a même la nuit,—deux sergents de ville se tenaient dans le vestibule et plusieurs autres arpentaient le trottoir, à droite et à gauche.

Lorsque la voiture de M. Denis s'arrêta devant la marquise, force fut aux curieux d'ouvrir leur cercle, ce qu'ils firent en se demandant avec curiosité :

— Qui est celui-là ?

— Sans doute un des gros bonnets de la police, fit un quidam.

— C'est possible, remarqua une vieille femme ; il a le ruban rouge et les agents le saluent ferme !

— Il vient pour l'instruction, et nous allons savoir le fin mot de la chose.

— Ce n'est pas lui qui le dira ! Ces gens-là sont discrets.

— C'est leur état.

— C'est peut-être le commissaire de police.

— Oh ! pour ça, non ! je le connais bien, le commissaire ! un grand seccot, jaune comme un coing.

— Et affable comme une porte de prison.

— Eh ! hé ! il perd l'occasion de se faire remarquer ! insinua un sceptique : pas assez de zèle !

— Tiens ! il soupe peut-être en ville !

— Et, pendant ce temps, le petit gros, qui est là, va lui couper l'herbe sous le pied !

— Tant mieux ! il me déplaît le grand seccot !

— Et son *chien*, donc ! Il serait enragé qu'il ne serait pas plus rogue !

— Des feignants, quoi ! conclut une blouse bleue, ça leur apprendra !

M. Denis, ayant ordonné à son cocher de l'attendre, entra dans le restaurant.

Il s'approcha de la caissière et se fit connaître.

Elle se leva vivement.

— Vous avez eu, m'a-t-on dit, madame, un double empoisonnement chez vous ?

— Hélas, oui, monsieur. Et vous nous trouvez tous bouleversés. Pour ma part, j'en suis malade de saisissement.

— Je le conçois ! Vous connaissez les victimes ?

— Beaucoup. Le jeune homme, M. Natty Linden, est un étudiant en médecine, de très bonne famille à en juger par ses manières, et fortuné, si l'on en croit sa façon de vivre. Toutes les semaines, le dimanche et le jeudi, il dînait ici.

— Et la femme ?

— Jeune, bien jolie comme vous allez pouvoir vous en assurer, et se tenant à merveille.

— Elle était modiste ?

— Oh ! dites *qu'elle est*, monsieur ! car j'espère que les médecins sauveront ces pauvres enfants ! Il serait trop horrible de penser le contraire !

Et, la caissière réparissant sous la femme, elle ajouta :

— Songez quel coup ce serait pour la maison !

— Tandis, reprit en souriant M. Denis, que, s'ils en reviennent, cela vous fera une fameuse réclame !

— Oui, répondit ingénument la dame.

— Il y a un docteur près de ces malheureux ?

— Pas encore. On a envoyé dans tout le quartier sans en rencontrer un seul !

— Comme toujours.

— Mais M. Kerhoel, un interne de la Charité et l'ami de M. Natty, ne les a pas quittés. Il vient de faire demander un des grands spécialistes, avec qui il est lié.

— Merci, madame. Si M. le commissaire de police tardait trop à venir, veuillez, je vous prie, lui expédier quelqu'un de ma part, afin qu'il se hâte.

Puis, revenant vers les agents posés à l'entrée :

— dispersez-moi tout ce monde, ajouta-t-il, et qu'à vingt-cinq mètres, de chaque côté, la rue reste libre.

— Oui, monsieur Denis.

Les agents se mirent aussitôt à faire reculer les badauds en dépit des cris de désappointement et des plaintes de tous.

Pendant ce temps, M. Denis, conduit par un garçon, montait au premier étage et était introduit dans un vaste salon très éclairé, et dont la table avait été repliée et reléguée dans un coin.

Sur un des canapés un jeune homme de vingt-trois ans était couché.

On l'avait débarrassé de sa redingote ; et, par sa chemise déboutonnée, on apercevait l'épiderme brun d'un mêtis.

Une chaînette en or tenait suspendu à son cou un médaillon de même métal, fermé.

Il avait les yeux clos.

Ses dents serrées se montraient sous les lèvres, contractées par un rictus nerveux, et une pâleur cendrée plombait le visage, dont les lignes, fort belles, avaient la rigidité des cadavres déjà froids.

La jeune femme était étendue sur un matelas, jeté en travers de la cheminée.

Les yeux étaient cernés, presque jusqu'au milieu des joues, d'un disque d'un bleu vif, et les pommettes, le cou et même les épaules étaient marbrés de taches livides.

Sur la table gisaient des fioles, une cuvette avec une éponge et une petite trousse de chirurgien.

Enfin, debout devant la fenêtre, se tenaient trois hommes, muets et terrifiés :

M. Kerhoel, l'étudiant, une tête énergique et intelligente.

Le patron de la maison, un gros homme tellement ému que ses lèvres en avaient gardé un tressaillement qu'il ne pouvait maîtriser.

Et le gérant, grand gaillard taillé en hercule, au teint vermillonné d'ordinaire, ainsi qu'il convient au factotum d'un restaurant dont la cave est renommée, et, pour le présent, d'une couleur safranée.

Les trois hommes firent un pas au-devant de M. Denis.

— Un médecin ? s'écria l'étudiant.

— Hélas ! non, mon jeune ami, répliqua M. Denis, un inspecteur de la police !

— J'aurais préféré le docteur d'abord, car le temps presse, reprit Kerhoel ; n'importe, monsieur, soyez le bienvenu.

— Vous avez déjà paré au plus pressé, à ce que je vois ! continua M. Denis.

— Non, je me trouve en face d'un cas qui motive toutes mes appréhensions ; d'un poison dont les symptômes me sont inconnus, et que je n'ose traiter, de peur de compliquer l'état de mes pauvres amis.

— Ils vivent encore ?

— Oh ! je l'espère, quoique les caractères morbides soient tellement complets que j'en suis effrayé ! Mais je sais que l'intoxication de certaines substances végétales donne ce résultat ; aussi, je vous le répète, j'espère.

En ce moment, le commissaire de police arriva, escorté de son secrétaire, ou son *chien*, suivant l'expression imagée de l'argot parisien.

Il fut très surpris et vexé de se voir devancé par M. Denis ; néanmoins il lui serra la main avec condescendance.

— C'est dans ce cabinet que le fait a eu lieu ? demanda-t-il, lorsque, en quelques mots, on l'eut mis au courant.

— Non, monsieur, répondit le gérant, c'est au n° 5.

— Vous l'avez laissé dans l'état où il se trouvait à l'instant de l'événement, je suppose ?

— Oh ! monsieur le commissaire, je connais la loi.

— Conduisez-nous au n° 5. C'est votre avis, n'est-ce pas, monsieur Denis ?

— Sans doute. Du reste, ces pauvres enfants sont en bonnes mains.

— Pouvez-vous les quitter pendant cinq minutes, M. Kerhoel ?

— Jusqu'à l'arrivée du médecin que j'ai fait appeler, je leur suis, par malheur, inutile, monsieur.

— Venez donc avec nous. Votre concours nous sera très précieux. Vous, monsieur le patron, veuillez demeurer ici et faites-y monter votre caissière, ce qui sera plus convenable.

M. Denis, le commissaire et son *alter ego*, Kerhoel et le gérant entrèrent dans le cabinet n° 5, dont le lustre était resté allumé.

Le plafond, trop bas, en rendait le séjour insupportable dès que le gaz y faisait son apparition.

Il était percé d'une seule fenêtre, insuffisante pour renou-

velor l'air, et meublé d'un divan essoufflé, recouvert en reps rouge, de six chaises, d'une petite cheminée dite à la prussienne, parce que le modèle nous en vient d'Angleterre sans doute ; et, sur les murs, miroitaient une demi-douzaine de patères en bronze doré.

Dans l'angle, un piano, rendu poussif par un trop long et trop brutal usage.

Sur la table, le service se trouvait intact.

Aux extrémités : les radis, le beurre, les crevettes rouges, étincelaient dans leurs bateaux de porcelaine, entourant trois plateaux chargés d'huîtres.

Dans les assiettes des convives, quelques coquilles gisaient, au milieu de verdure de radis et de carapaces de crevettes.

Les quatre bouteilles de vin étaient encore bouchées ; mais sur la cheminée, il y en avait une cinquième à moitié vide.

Le commissaire fit noter tous ces détails par son secrétaire, qui écrivait sur l'angle du piano.

Puis il s'assura que, sur les quatre verres placés devant chaque souper, trois étaient vierges du contact d'aucun liquide et que le plus petit seul avait servi.

Deux, du reste, étaient encore pleins.

C'était du madère qu'ils contenaient.

Le commissaire se garda bien d'y goûter.

M. Denis, fit remarquer que, seule, Blanche avait bu un peu d'eau en se mettant à table.

Les verres à madère des deux empoisonnés avaient été si complètement vidés qu'il était impossible de retrouver même l'humidité du vin sur leurs parois.

—Il serait bon de mettre ce qui reste dans ces verres dans un flacon, afin de le conserver pour l'analyse, dit le commissaire.

—Mais, monsieur, intervint l'étudiant, ils ne contiennent qu'une liqueur absolument inoffensive ! J'ai bu le mien, et voici la bouteille d'où on nous l'a versée !

—Vous en êtes sûr ? insista le magistrat.

—Très sûr. Le garçon qui nous servait commença d'abord par Berthe, qui était le plus près de la porte, puis il continua par moi, Marcel, Emeraude et Henri ; ensuite il dut passer derrière Natty, qui touchait à la cheminée, pour servir Blanche et finir par ce pauvre Linden.

—Alors, vous supposez ?... fit M. Denis.

—Je suppose que, posant la première bouteille sur la cheminée, où elle se trouve encore, le garçon—l'assassin—en prit une autre, cachée ou préparée quelque part, et remplit, avec son contenu, les verres de nos malheureux amis.

—Très fort ! grommela M. Denis.

—A moins, insinua le commissaire, que ces jeunes gens, poussés par une raison qui nous échappe, n'aient jeté eux-mêmes une poudre, un poison quelconque dans le vin.

—C'est impossible, je le jure ! s'écria vivement Kerhoel. Je connais Natty depuis quatre ans ; il a une énergie presque surhumaine, et je le garantis incapable d'avoir voulu mourir ainsi. Du reste, il était heureux, l'avenir lui souriait de toutes les façons, et cette supposition tombe d'elle-même.

—Peut-être, insista le commissaire.

—Continuez donc votre récit, mon jeune ami, intervint M. Denis, dont les yeux perçants fouillaient alternativement toutes les parties du cabinet.

Le carabin reprit :

—Nous étions très gais, très en train, Emeraude chantait. Tout à coup, j'entendis Natty dire à Blanche, entre deux éclats de rire :

—Tiens, échangeons nos verres ; de cette façon, assure le proverbe, nous connaissons toutes nos pensées !

—Donne, répliqua Blanche.

—Tous les deux burent en même temps, et comme je les regardais en enviant leur bonhour, je les vis se renverser ensemble sur le dossier de leur chaise, si brusquement que Linden tomba en jetant un cri.

—Je m'élançai vers eux en jetant un cri.

—Chacun de nos amis se tut, et tous, comprenant qu'il se

passait quelque chose d'étrange, m'aiderent à relever Natty et à soutenir Blanche.

—Le garçon, penché sur la table près de nous, contemplait cette scène d'un air hébété.

—Hé ! lui dis-je brutalement en le poussant par les épaules, courez donc plutôt chercher un médecin.

—Oh ! j'y vais, monsieur, sanglota-t-il en s'élançant dehors.

—C'est exact, appuya le gérant. Il est passé près de moi si rapidement que je me suis félicité de son activité.

—Pardi ! marmotta M. Denis.

—Que vous dirai-je encore, monsieur ! continua Kerhoel, qui s'adressait de préférence à l'inspecteur ; j'ai fait tout ce que mon peu de science et mon affection m'ont conseillé. J'ai tout tenté, tout employé... hélas ! vainement.

—Mais les autres convives ?

—Emeraude s'était trouvée mal, Berthe avait une attaque de nerfs, et les autres très impressionnés eux-mêmes, ont dû les emporter. Henri est revenu tout à l'heure : je l'ai envoyé chez le docteur Yamloff, un savant toxicologue, et de là à la préfecture, ne sachant pas qu'on était déjà prévenu de ce crime.

—D'où aviez-vous le garçon qu'on soupçonne d'en être l'auteur ? demanda le commissaire au gérant.

—C'était un *extra*. Il s'est présenté hier, demandant à être employé. Comme il avait une allure convenable et affirmait avoir l'habitude du service, je le pris. Vous savez, le Noël, on ne peut guère choisir !

—Pourriez-vous donner son signalement ?

—Mal. Il était plutôt grand que petit, et, autant qu'il m'en souviennait, portait des favoris noirs et des moustaches. Il se faisait appeler Jean.

—J'ai cru remarquer qu'il boitait, fit Kerhoel.

Le secrétaire écrivait toujours, sous la dictée nasillarde du son chef.

M. Denis, qui n'écoutait plus, avait allumé une bougie, et, courbé en deux, examinait avec une minutie extrême le plancher et les murs du cabinet.

Tout à coup il s'arrêta dans l'angle formé par la cloison et la saillie de la cheminée, et un pli profond se creusa aux coins de ses lèvres.

En cet endroit, la tapisserie était tachée sur un espace grand comme le fond d'une assiette, et, sur le tablier de tôle de l'âtre, il constata qu'un liquide quelconque avait été si violemment lancé qu'il s'était étalé dans toutes les directions et avait eu le temps de sécher complètement, grâce à la température torride produite par le gaz.

—Hum ! murmura l'inspecteur, le gaillard a une terrible présence d'esprit ! Voilà certainement le contenu des verres ! Mais la bouteille, l'a-t-il emportée ? Hé ! hé ! c'est probable ; mais pas bien loin. Voyez cela.

Et, se retournant vers le commissaire, qui dictait toujours :

—Je vais remonter, dit-il ; continuez sans moi votre remarquable examen, mon cher commissaire.

Il descendit.

Arrivé au vestibule, il demanda à l'un des garçons de lui procurer plusieurs lanternes.

—Combien ? interrogea le chasseur.

—Quatre, cela me suffira.

Le garçon s'élança vers l'intérieur du restaurant.

M. Denis appela, du geste, un des agents.

—Vous allez prendre avec vous deux de vos hommes, ordonna-t-il, et vous remonterez la rue, à droite et à gauche, en cherchant avec soin sur la chaussée, dans les ruisseaux, aux pieds des bornes ! Vous devez trouver une bouteille. Il s'agit de me l'apporter en évitant de renverser le liquide qu'elle pourra contenir encore, c'est très important ! Au besoin, visitez les rues adjacentes jusqu'à cent ou cent cinquante mètres.

—Parfaitement, monsieur Denis.

Le garçon revint avec ses falots.

Trois des agents partirent.

M. Denis prit la quatrième lanterne, se réservant d'inspecter la rue dans la partie qui va sur le Pont-Neuf.

Et à pas lents, il se mit à marcher sur le bord du trottoir, éclairant à la fois le ruisseau et une partie de la chaussée.

Il s'en fut ainsi jusqu'à l'amarce de la rue Dauphine.

Là, il sembla hésiter s'il devait suivre le quai d'un côté ou de l'autre ; puis le traversant brusquement, il s'approcha du pont.

La Seine, assez basse, roulait ses flots noirs entre deux berges sombres.

—C'est là qu'il a dû faire disparaître cette pièce de conviction ! grommela M. Denis avec désappointement.

Mais relevant la tête d'un mouvement convaincu :

—Bah ! il y a une Providence pour les policiers comme pour tout le monde ! Voyons un peu !

Et, courant à l'escalier qui conduit au chemin de halage, M. Denis le descendit fiévreusement et se prit à longer la lèvre du quai, sans souci du brouillard qui rendait le granit glissant comme un miroir.

Au moment où il allait atteindre le tablier du pont, sa lanterne, dont les lueurs se projetaient sur la berge et sur les pilotis plantés le long du remblai, afin de le garantir du choc des glaces et des bateaux ; sa lanterne, dis-je, se refléta dans un objet poli et brillant qui se trouvait entre le quai et l'un des pieux.

M. Denis s'approcha du réflecteur insolite qui attirait ainsi son attention et s'agenouilla sans vergogne pour le mieux voir.

C'était une bouteille !...

Ou plutôt un fragment de bouteille, qui, lancé sans doute du haut du pont, avait heurté, dans sa chute, le pied du pilotis et s'était incrusté dans l'intervalle restant libre entre le bois et le granit.

M. Denis tressaillit et s'allongea tout de son long sur le pavé pour atteindre l'objet de sa convoitise.

La bouteille, en vertu des lois de l'équilibre, était tombée le fond le premier.

C'était donc ce fond qui avait subi la secousse ; mais, plus solide que les flancs, et en raison d'une autre loi qui est celle du contre-coup, le fond avait résisté tandis que toute la partie supérieure volait en éclats.

Il restait donc seulement le tesson inférieur, maintenu, à deux pieds au-dessus de l'eau, par son étau de chêne et de pierre.

M. Denis, au risque de se couper les doigts, saisit ce tesson et, le tenant en équilibre, l'arracha, non sans peine, de son alvéole et le posa sur le quai.

Se relevant alors, il projeta les rayons de sa lanterne.

Le tesson contenait environ un demi-verre d'un liquide épais et sombre.

Il le sentit.

C'était du vin !

## V

OU LE COMMISSAIRE DISANT : OUI, M. DENIS DISANT NON, CE FUT LE DOCTEUR YANLOFF QUI TRANCHA LA QUESTION.

En sentant l'odeur du vin dans le fragment de bouteille que, grâce à sa merveilleuse perspicacité, il venait de conquérir, M. Denis ne put retenir une exclamation joyeuse.

Car il ne doutait pas qu'il eût entre les mains la fiole que le faux garçon, en s'enfuyant, une fois son crime perpétré, avait cru anéantir en la jetant au fond de la Seine, et que la Providence, avait si miraculeusement arrêtée dans sa chute.

Le corps du délit, étant en son pouvoir, devait fatalement, —en fait d'induction, le policier ne procédait que par affirmative, —faire remonter à son auteur.

En outre, l'analyse du vin allait révéler le poison et, par contre, désigner l'antidote.

Il avait donc fait coup double : trouvé la preuve de l'empoisonnement et le moyen de sauver les victimes !

M. Denis revint allégrement vers le restaurant et dit aux agents qui en gardaient les abords de rappeler leurs camarades, leurs recherches étant devenues sans objet.

Puis il se fit donner une petite bouteille et y transvasa, avec des précautions infinies, le liquide contenu dans le tesson.

Cela fait, il roula le tesson lui-même dans une serviette, la recouvrit d'une enveloppe de papier et scella l'empreinte d'un cachet aux initiales du restaurant, près duquel il apposa le sien.

Il confia alors le paquet à un garçon, qui l'enferma dans la cuisse, fourra la bouteille dans la poche de son pardessus et remonta rejoindre le commissaire, dont le rapport, complètement terminé, venait d'être signé par tous les témoins présents.

En dépit des convictions contraires, que chacun lui avait manifestées, le magistrat concluait audacieusement à un suicide.

Et, avec une modestie ingénue, il s'extasiait devant la lucidité limpide de son enquête !

M. Denis lut, sans sourciller, ce travail singulier, et le parapha à son tour.

—Si vous êtes de mon avis, dit-il au commissaire, nous ferons transporter ces jeunes gens à leur domicile. Outre qu'ils y seront mieux, je crois prudent de ne pas les envoyer à l'hospice où, peut-être, s'égarerait-on dans le traitement à leur appliquer.

—Vous ferez comme vous l'entendrez, mon cher monsieur Denis ; je me bornerai à consigner ce dernier incident en post-scriptum.

—Parfaitement ! Gérant, veuillez, je vous prie, dire à un de mes hommes de courir au poste de l'Odéon. Il en ramènera deux brancards.

—Si, pendant ce temps, vous désirez voir le médecin, répondit le factotum, il vient d'arriver, et est, avec M. Kerhoel, auprès des malades.

—Certainement je désire le voir ! s'écria M. Denis en se dirigeant vivement vers le grand salon.

Le commissaire sourit d'un petit air miséricordieux et se pencha vers son secrétaire.

—Ce pauvre Denis espère encore ranimer des cadavres qui sont absolument froids ! dit-il ; enfin !... c'est le propre de tous ces vieux renards de ne douter de rien.

—Accompagnez-le, pour la forme, monsieur le commissaire ; on ne peut pas savoir !... répliqua le secrétaire en baillant.

—Vous avez raison, Mathieu.

Et tous les deux suivirent M. Denis.

Le médecin, M. Yamloff, était un tout jeune homme, mince, fluët et d'aspect souffreteux.

Il avait le front large, la bouche plissée par l'habitude de la réflexion, et de petits favoris clairssemés, ainsi que des cheveux châtain tout frisés.

Le visage était fin, le menton carré, l'œil bleu et souriant, sauf lorsqu'il examinait un sujet ; car, alors, il devenait d'un gris verdâtre et d'une fixité magnétique.

On devinait en lui l'homme amoureux de son art et l'exerçant avec autant de passion que de succès.

Au moment où les trois policiers entrèrent dans le salon, il était agenouillé devant la jeune femme et l'auscultait avec l'oreille.

Au bruit que firent les arrivants, il ne quitta pas sa position, se bornant à leur faire de la main, une main petite et osseuse, signe de ne pas le troubler dans son diagnostic.

Les deux hommes restèrent immobiles.

Au bout de deux minutes, M. Yamloff se releva.

—Eh bien ? interrogea craintivement Kerhoel.

—Eh bien !... tout n'est pas perdu... peut-être !

—Ah ! docteur, laissez-moi vous embrasser pour cette bonne parole ! sanglota le carabin en se jetant dans ses bras.

—Mais, murmura le médecin avec dépit, quel diable de toxique leur a-t-on fait ingérer ! Je ne vois aucun des végétaux connus donnant des symptômes comme ceux-ci !

—Et cependant vous avez encore de l'espoir ? insinua le commissaire avec une imperceptible ironie.

—Oui, monsieur ! riposta le docteur. D'abord, parce qu'on ne doit jamais renoncer à sauver une existence, et qu'il faut la disputer à la mort jusqu'à ce que l'âme ait quitté le corps ? Et ensuite, parce que j'ai la conviction que, malgré des apparences morbides qui feraient peut-être hésiter beaucoup de mes confrères, la vie n'est que suspendue dans les deux êtres que voici.

Se tournant alors vers Kerhoel, il ajouta à voix basse :

—Ah ! si j'avais seulement un indice !... Si une goutte de poison était restée dans l'un des verres !... dans deux heures je saurais quel est le révulsif à employer ! mais rien !... et marcher à l'aveugle, c'est perdre un temps qui peut être fatal !

—Hé ! fit l'étudiant, une idée ! Natty est de Batavia, vous le savez, et plusieurs fois il m'a parlé de la puissance terrible des poisons de son pays ! Ne serais-ce pas, dans une perle de verre, une goutte de venin de la *cobra capella*, le plus terrible des crotales indiens !

—Ce n'est pas celui-là qui a été employé, soyez-en certain. Le venin des serpents n'agit que par incision et, pris intérieure-



Oh ! murmura le jeune homme, les mêmes symptômes, les mêmes résultats, le même poison !.....(page 15)

Le commissaire réprima un mouvement d'épaules.

—Regardez, continua M. Yamloff en s'animant, les membres sont froids et gides, l'épiderme sec, le lobe de l'œil renversé, la langue tuméfiée !... Ajoutez-y ces taches violacées, l'absence d'expiration—même au miroir—et l'arrêt de tout mouvement artériel...

—Et vous n'êtes pas satisfait de cela !

—Non ! mille fois non ! Il y a trois raisons pour cela !

Le médecin allait sans doute énumérer ces trois raisons, mais, en les regardant, il jugea probablement inutile de convaincre ses auditeurs, car, tronquant la phrase commencée, il se contenta de dire :

—Et ces raisons me suffisent !

ment, ne détermine que des désordres lents et insignifiants. Nous sommes ici, en présence d'une intoxication de suc végétal, d'autant plus dangereux qu'ils sont multiples, et qu'en Europe on les a très peu étudiés.

—Enfin, monsieur le docteur, conclut le commissaire, à qui son dada de suicide avait fait dresser l'oreille, nous allons vous laisser à vos essais, que le succès couronnera, je veux le croire. M. Denis et moi avons jugé qu'il valait mieux reporter les victimes à leur domicile, et, dans un instant, des brancards seront mis à votre disposition.

—Bien, monsieur.

—Voudriez-vous me donner votre nom, afin que je puisse vous faire citer pour les besoins de l'instruction ?

M. Yamloff tondit froidement sa carte en s'inclinant.

— Ah ! vous n'êtes pas Français ! remarqua le commissaire en y jotant les yeux.

— Je suis né en Pologne.

— Naturalisé, alors !

— Et reçu à la Faculté de Paris.

— Parfait ! parfait ! murmura le magistrat en mettant la carte dans son portefeuille.

Puis il ajouta d'un air fin :

— Hé ! docteur, voici peut-être une circonstance qui mettra votre nom en lumière !

M. Yamloff salua plus froidement encore.

Le commissaire se retourna vers M. Denis et lui dit d'un air surpris :

— Vous restez ?

— J'attendrai les brancards.

— A votre aise ! Bonsoir, messieurs !

Et, son secrétaire sur les talons, le commissaire disparut dans l'escalier.

M. Denis alla fermer la porte et revint se poser devant le médecin.

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur, et je l'ai entendu, qu'avec une goutte du vin qu'on a servi à ces jeunes gens vous pourriez les rappeler à la vie ?

— Par l'analyse, j'en suis convaincu, fit M. Yamloff en contemplant la figure ouverte et sérieuse de l'inspecteur.

M. Denis tira de sa poche la petite bouteille et la tendit au praticien.

— En voici plus que vous ne demandiez, docteur, sauvez-les donc !

— Ah ! c'est le vin !... Vous l'avez retrouvé !... exclama Kerhoel en serrant avec effusion les mains de M. Denis.

M. Yamloff sentait, avec une attention extrême, le liquide dont il avait fait couler une larme dans le creux de sa main.

Puis, du bout de son doigt, il en mit un atome sur sa langue.

— Prenez garde ! firent à la fois Kerhoel et M. Denis.

— Ce sont nos balles, à nous ! répliqua simplement le médecin.

Et, secouant la tête avec colère, il ajouta :

— Je ne suis pas plus avancé !

S'approchant alors de M. Denis, il reprit :

— Faites porter ces informés chez Natty, monsieur ; je vais courir chez moi, et dans une heure je vous aurai rejoints.

— Avec l'antidote ? demanda M. Denis en souriant.

— Pardieu ! répliqua Yamloff en saisissant son chapeau et en se sauvant.

M. Denis l'arrêta.

— Attention, docteur, lui dit-il ; gardez-moi la moitié de ce flacon ! Que vous en preniez une part pour sauver ces enfants, c'est trop juste ! Mais, pour Dieu, conservez-moi le reste, que je fasse condamner le coupable.

— Oh ! je vous le promets, monsieur Denis.

Un quart d'heure plus tard, un cortège lugubre, composé de deux civières, accompagnés d'agents et suivies d'un fiacre dans lequel se trouvaient M. Denis et Kerhoel, remontait la rue Dauphine se dirigeant vers le carrefour Buci.

## VI

### OU IL EST QUESTION DE MADAME CHABOISSEAU, DE M. BAPTISTE ET DE SŒUR MARIE-JOSEPH.

La rue Dupuytren est une petite voie, étroite, courte, et montueuse, qui d'un côté donne sur la rue Monsieur-le-Prince et, de l'autre, sur celle de l'École de Médecine. Elle ne compte certainement pas plus d'une douzaine de maisons.

Relativement tranquille, au milieu du quartier populeux et tapageur de l'Odéon, la rue Dupuytren est habitée par quelques gens d'affaires, un certain nombre de comédiens, beaucoup d'étudiants, de l'espèce studieuse, et de petits rentiers, qui y

trouvent des appartements bon marché et bien aérés, grâce à sa situation topographique, sur l'une des croupes de la montagne Sainte-Genève.

Or, vers le centre de cette rue s'élève une construction exigüe et haute de six étages, sans parler des mansardes, dont les lucarnes s'ouvrent, comme des paupières curieuses, au milieu d'innombrables cheminées.

Cet immeuble était administré, en l'absence du propriétaire, par Mme Chaboisseau, concierge, ou, comme elle aimait à s'intituler elle-même, *gérante* de la maison.

Veuve, depuis dix ans, d'un ancien sergent du train, six fois blessé et décoré en Crimée, Mme Chaboisseau, outre sa loge qui, après les étrennes, lui valait deux cent cinquante écus, jouissait d'une petite pension du gouvernement, ce qui ne l'empêchait pas d'en dire pis que pendre !

Car Mme Chaboisseau, bonne femme au fond, était aussi bavarde que la pie qu'elle tenait en cage à sa fenêtre, et beaucoup moins douce que le superbe angora qui, tout le long du jour, ronronnait sur ses genoux.

Haute en couleurs, charnu et vigoureusement taillée, elle avait encore, malgré cinquante-six ans bien sonnés, un tartinet de prétentions, et son autocratie était aussi indiscutable que peu parlementaire.

Néanmoins, malgré ces défauts, plus apparents que réels, les locataires ne se plaignaient pas trop d'elle, et vivaient en bons termes avec ce congénère femelle des tyrans du cordon, à qui l'insouciance et la bêtise de notre génération ont, peu à peu, laissé usurper un si intolérable despotisme.

Or, cette nuit-là, la loquace *gérante* avait donné à souper.

Debout, sur le seuil de sa porte, et, bien que ses convives eussent déjà tourné l'angle de la rue Monsieur-le-Prince, Mme Chaboisseau, aimée par le cassis, jetait encore aux échos des : *Bonne nuit !* retentissants, d'une voix que n'eût pas désavouée défunt son mari, le sergent, lorsqu'une voiture, qui s'arrêta devant elle, mit un terme à ses bruyants adieux.

Deux hommes sautèrent en bas du fiacre.

— Tiens, monsieur Kerhoel ! s'écria la *gérante* ; ça va bien, jeune homme ? Que diable venez-vous faire à cette heure-ci ? Mes oiseaux ne sont pas encore rentrés au perchoir, et, si c'est eux que vous cherchez, il faut aller je ne sais pas où ?

— Chut ! maman Chaboisseau ! entrons chez vous, nous ayons à vous parler.

— A me parler, répéta la concierge instinctivement inquiète du ton sérieux du carabin.

— Oui, chez vous, et dépêchons ! insista M. Denis.

— De quoi ? dépêchons ? A savoir si ça me convient, dites donc, vous ! riposta la commère, prompte à prendre la mouche.

Kerhoel lui glissa dans l'oreille un mot qui la calma comme par enchantement.

— Ah ! fichtre ! grommela la cerbère en devenant pâle, de la police chez nous ! et pourquoi ça ?

— Mais, néanmoins, elle ouvrirait toute grande la porte de sa loge et, chose sans précédent, s'effaçait pour laisser passer les deux visiteurs.

Au moment où elle allait les suivre, elle aperçut un brancard escorté de sergents de ville, qu'on déposait au bout de l'allée.

Elle eut un éblouissement qui chassa bien loin les dernières fumées du cassis, et ses yeux, écarquillés par l'effroi, interrogèrent M. Denis.

— Madame, dit-il en la regardant fixement, pas de bruit inutile ; nous vous ramenons deux de vos locataires, victimes d'un grave accident.

— Deux de mes locataires ! Qui ? Mais qui donc ? gémit la grosse femme sur un ton si élevé que Kerhoel lui mit, sans façon, la main sur la bouche.

— Voyons, du calme, que diable ! fit l'étudiant. C'est de Linden et de Blanche qu'il s'agit. Mais nous les sauverons, j'espère.

— Les sauver. Ah ! mais, Jésus Dieu ! c'est donc si grave que ça.

—Très grave ! intervint M. Denis. Aussi ne faut-il pas faire d'esclandre. Vous avez la clef de l'appartement de ces jeunes gens ?

—Sans doute je l'ai, la clef. Je fais leur ménage. Ah ! Seigneur ! les pauvres mignons, qui n'aurait dit...

Et, se frappant sur la poitrine un coup de poing à assommer un bœuf, Mme Chaboisseau glapit d'une voix violente :

—Ah ! jarnidieu ! Ah ! jarnidieu !

—Prenez une lumière, afin d'éclairer mes hommes, qui vont monter ces malheureux enfants, dit M. Denis.

—De quoi ? Ah ! mais non ! personne ne touchera à ma chère petite Blanche ! Elle doit être légère, le doux trésor, et j'ai de bons bras ! Tenez la lampe, monsieur Kerhoel, je me charge de ce bijou de femme-là !

Et Mme Chaboisseau gagnait déjà la porte, quand, s'arrêtant brusquement, elle dit avec éclat :

—Ah ! jarnidieu ! je n'y pensais plus. C'est M. Baptiste qui va recevoir un coup. Jamais je n'oserai lui annoncer ça. Vous devriez y aller, monsieur Charles.

—Qui est-ce M. Baptiste ? interrogea M. Denis.

—Un hon vieux, l'ami de ces jeunes gens, qui habite l'étage au-dessous.

—Bien ! ne vous occupez pas de lui, j'y vais descendre, fit le policier. Vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux agents, suivez madame et restez dans la rue, je puis encore avoir besoin de votre aide.

Mme Chaboisseau emmena les deux agents.

M. Denis descendit à l'étage inférieur.

—Voilà la porte de M. Baptiste, lui indiqua, en passant, la concierge. Ménagez-le, monsieur, c'est un homme d'âge, et il les aime tant.

M. Denis frappa légèrement d'abord, puis plus fort, en voyant qu'on ne répondait pas.

A l'intérieur, le plus profond silence continuait de régner.

M. Denis cogna de nouveau, puis à tour de bras, et enfin si violemment qu'un sourd eût entendu.

Rien.

—Pourtant, il y a de la lumière ! se dit le policier avec surprise.

Et, se penchant vers la serrure, il regarda.

Mais à peine avait-il dardé son œil dans la chambre, qu'il se releva comme s'il eût été mû par un ressort, et, d'un coup d'épaule, faisant sauter les vis de la serrure, jeta la porte contre le mur.

Puis il entra comme un ouragan.

Mais, au premier pas, il s'arrêta, pétrifié de stupeur.

Devant une petite table ronde, sur le tapis de laquelle une serviette avait été étalée, un souper était servi.

Deux bougies brûlaient sur la table.

Et, devant elle, renversé dans un fauteuil à oreilles, se trouvait un vieillard de soixante-dix à soixante-douze ans.

Il avait la tête penchée dans une attitude pleine d'abandon, et semblait dormir.

Mais, en s'en approchant, et en l'examinant de plus près. M. Denis reconnut vite que le pauvre vieux était sans connaissance et que son visage, comme ses mains, avaient la rigidité du marbre.

—Oh ! diable !... grommela le policier, chez qui cette expression exprimait le superlatif de l'étonnement. Qu'est-ce encore que cela ?

D'un bond il courut à l'escalier et appela :

—Monsieur Kerhoel ?

—Voilà ! répondit le carabin, qui, dix secondes plus tard, rejoignait M. Denis.

—Un nouveau malheur nous arrive, lui dit celui-ci en lui montrant la chambre de M. Baptiste. Regardez !

L'étudiant entra et poussa un cri.

—Chat ! fit l'inspecteur.

—Oh ! murmura le jeune homme, les dents serrées par l'épouvante ; les mêmes symptômes, les mêmes résultats, le même poison !

—En êtes-vous sûr !

—Je le jurerais ! répliqua Kerhoel qui, sans essayer de réprimer le tremblement convulsif qui l'avait saisi, étudiait attentivement les traits du vieillard.

—Diable ! diable ! répéta pour la quatrième fois, M. Denis en furetant curieusement autour de lui.

Sur la table était un pâté de Chartres, ouvert, et dont un morceau de croûte et une partie de la chair avaient été mangés.

Puis un pot de confitures intact et une bouteille de vin, dans laquelle un verre environ manquait.

—Lequel des trois recèle le poison ? demanda le policier.

—Yamioff nous le dira tout à l'heure ! Tiens ! continua Kerhoel, qui, comme son compagnon, promenait ses regards à droite et à gauche, en découvrant, derrière le pâté, une lettre placée sous une écritoire dans laquelle trempait encore la plume ; le pauvre M. Baptiste venait d'écrire quand il a été foudroyé.

M. Denis s'empara vivement de la lettre, qui n'était pas fermée.

Elle portait comme suscription :

*Sœur Marie-Joseph,*

*supérieure de la Visitation,*

Le Mans

(Sarthe).

—Le Mans ! se dit M. Denis, devant la pensée de qui le billet de Mlle Fanny passa comme un éclair ; est-ce qu'il y aurait corrélation ? Ah ! décidément, ça se corse !

Et, se retournant vers Kerhoel :

—Remontez, mon jeune ami, fit-il, et ne parlez pas de ceci à la concierge, qui pousserait encore des cris de paon ! Je vais rester ici, et, dès qu'il arrivera, envoyez-moi notre docteur.

—C'est entendu, répondit le carabin.

M. Denis repoussa la porte, qu'il eut de la peine à fermer, car il avait déchaussé les gonds !

Puis il revint vers la table, prit une chaise, s'assit, et tira la lettre du vieillard de son enveloppe.

Il y lut ce qui suit, d'une bonne grosse écriture tremblée, mais hardie :

*"Ma chère maîtresse,*

*"Les autres vous appellent : MA MÈRE ! mais je ne l'ai jamais pu et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Vous avez toujours été, et resterez, jusqu'à ce que je meure, ma maîtresse vénérée et sainte, et s'il me fallait absolument vous donner l'autre nom, ce serait pauvre mère que je serais tenté de dire.*

*"Oui, pauvre mère ! éprouvée entre toutes, et résignée, au milieu de si terribles douleurs ! Mais si je vous écris avant l'heure fixée, c'est qu'une lueur est apparue dans le sombre horizon que nous interrogeons en vain depuis si longtemps ! Oui, une lueur ! Ah ! ne vous faites pas une trop grande joie ! la déception serait si cruelle ! Mais, cependant, remerciez Dieu, et suppliez le de me protéger encore, afin qu'avant mon pèlerinage annuel du 28 juin je puisse aller vous crier : J'ai trouvé !*

*"Comme vous aurez vite oublié, n'est-ce pas ? ces vingt-quatre années d'angoisses et de larmes ! Et que je serais heureux, ô maîtresse bien-aimée, d'avoir pu servir d'obscur instrument à la Providence.*

*"Espérez donc et priez.*

*"J'ai reçu le pâté et les confitures que vous m'avez fait parvenir. Vous me gêtez ! Aussi, comme un mauvais chrétien que je suis, je vais, ce soir, jour de Noël, faire réveillon tout seul, en me rappelant le passé, et en songeant à l'avenir, qui, j'en ai la foi ! va rendre stériles les précautions machiavéliques que votre démon avait entassées pour vous séparer à jamais de ce qui est bien à vous et, par malheur, à lui !*

*"Adieu, chère maîtresse, courage, merci et à bientôt.*

*"BAPTISTE MOULIN."*



—Eh ! eh ! se dit M. Denis, il est à présumer que ce ne sont pas ces comestibles qui sont empoisonnés ! C'est donc le vin ! comme là-bas ! C'est bizarre ! Hum ! Il y a aussi, dans cette lettre, un mystère qu'il faudra que j'éclaircisse ! Qui sait, Mlle Fanny avait peut-être raison, et je serai obligé d'aller au Mans.

—Monsieur Denis ? appela l'étudiant à travers la porte, voici M. Yamloff.

—Je viens ! riposta le policier en mettant la lettre dans sa poche.

Mme Chaboisseau, à qui on n'avait pu cacher le nouvel accident dont un de ses locataires était victime, sanglotait et jurait comme un postillon, entre-mêlant ses imprécations d'invocations à Dieu et aux saints.

M. Yamloff la calma un peu en lui promettant de sauver ses trois malades.

—Vous tiendrez cette promesse, docteur ? demanda anxieusement M. Denis, qui entra.

—Je l'espère, monsieur. J'ai analysé le vin. Le poison intoxiqué est l'*ypas*. Dans le cas qui nous occupe, par bonheur, il a été administré par des mains inhabiles ou neutralisé par des circonstances imprévues. Toujours est-il que la quantité ingérée a été trop forte ou trop faible, ce que je saurai tout à l'heure, et, dans les deux hypothèses, les chances sont en faveur de la guérison.

—Puissiez-vous dire vrai ! Vous savez qu'un vieillard, un ami de ces infortunés, se trouve atteint de la même façon ?

—Oui. J'y vais descendre.

—Je compte que vous ne les quitterez tous les trois que hors de danger ?

—Je vous le jure. Kerhoel et moi, nous nous établissons ici, et, aidés de madame, il désignait la concierge, qui le remercia d'un coup d'œil expressif, je vous réponds que nous les tirerons de là.

—Amen ! Je vous laisse alors, messieurs, termina M. Denis en serrant cordialement la main aux deux jeunes gens, car j'ai encore de sérieux devoirs à remplir cette nuit. Je viendrai dans la matinée savoir le résultat de vos tentatives.

—A demain, monsieur Denis.

## VII

CE QUE C'ÉTAIT QUE JEAN BRUNET, ET COMMENT IL FIT SIX KILOMÈTRES AU MOMENT OU IL Y PENSAIT LE MOINS

Jean Brunet était un brave homme de cinquante-cinq ans environ.

Des cheveux gris, taillés en brosse, et de petits favoris crépelés encadraient sa bonne grosse figure, au milieu de laquelle saillissait un nez magistral, que l'argenteuil et la bise avaient agrémenté, concurremment, des tons les plus chauds, et qu'éclairaient des yeux aussi vifs et aussi narquois que ceux d'un gamin de Paris.

Trapu, avec une tendance à l'obésité, ainsi que tous ceux qui restent quotidiennement assis de longues heures, Jean Brunet avait fort bonne mine, ma foi, dans sa livrée de drap marron, garnie de boutons brillants, soigneusement astiqués, et coiffé du traditionnel chapeau verni, sanglé d'une tresse argentée.

Enfin, dernier détail, qui suffit à prouver combien peu il ressemblait à ses confrères de désagréable mémoire, Jean Brunet était aussi adroit que poli, honnête et complaisant.

Toujours roulant ou stationnant réglementairement posé droit sur son siège, le fouet incliné, les rênes bien en mains, Jean attendait ou voiturait les voyageurs, tout en lorgnant d'un regard d'envie les équipages de luxe qu'il croisait !

Car il n'avait qu'un désir, le brave Jean, désir ardent comme une passion inassouvie, aigu parfois comme une douleur : conduire deux chevaux pur sang, attelés à un de ces huit ressorts légers, gracieux, élégants, qui sortent des ateliers

des grands faiseurs du faubourg Saint-Honoré et des Champs-Élysées.

Et Jean Brunet en était réduit à promener dans Paris, à un franc cinquante la course et deux francs l'heure, de six heures du matin à minuit trente (cinquante centimes de plus pour les heures de nuit), un petit coupé bleu, rechampi de liserés rouges, qu'un trop long service, l'intempérie des saisons et les sévices des voyageurs avaient mis presque hors d'usage, en dépit du soin religieux avec lequel l'ancien spahi le fourbissait, le frottait, le parait tous les matins !

Depuis seize ans qu'il avait quitté le régiment, Jean avait passé dix années dans une des nombreuses remises que l'extension du mouvement parisien a fait surgir à côté de Sa Hautesse la compagnie des Petites Voitures !

Puis, un beau jour, las de travailler pour les autres, il avait été louer, rue Coustou, à Montmartre, une écurie et un hangar, surmontés d'une petite chambre.

A force de courir les ventes publiques, il avait fini par découvrir un coupé encore frais, qu'une dame, en rupture de chance, avait laissé saisir par sa couturière, l'avait acquis à bas prix et triomphalement amené à son nouveau logis.

Enfin, réunissant toutes ces économies, il avait pu acheter deux chevaux de réforme qu'en fin connaisseur, amoureux de son état et de ses bêtes, il avait triés sur le volet.

Les deux chevaux portaient fièrement, sur la cuisse, leur certificat d'origine : pour l'un, 2<sup>e</sup> spahis, et il l'avait appelé *Laghout* ; pour l'autre, 4<sup>e</sup> hussards, et il le baptisa *Sullan* !

Le matin où, pour la première fois et dûment autorisé, Jean Brunet sortit, conduisant sa voiture, attelée de *Laghout*, sa favorite, fut certes marqué d'une croix blanche ! et le vieux soldat croyait avoir conquis l'idéal de ses rêves !

Mais, l'appétit vient en mangeant, dit le proverbe, et, depuis six ans qu'il opérait pour son compte, l'orgueilleuse satisfaction des premières heures s'étant émoussée, Jean Brunet se laissait emporter vers les échappées chatoyantes d'irréalisables ambitions.

Et c'était, plongé dans des réflexions grosses de convoitises, que Jean s'en revenait au trot du poste de la rue de Varennes, où, après avoir été conduire son voyageur blessé à l'hôtel du Gros-Caillou, il venait de déposer le cadavre de l'assassin.

Jugeant qu'à deux heures du matin sa nuit serait infructueuse, il avait repris philosophiquement le chemin de Montmartre, et remontait la rue de la Chaussée-d'Antin, quand, à l'angle du boulevard Haussmann, il fut hélé par un couple débouchant de la place du Nouvel-Opéra.

C'était un homme de haute taille, chaudement enveloppé d'un pardessus à large collet relevé, et une femme à toilette tapageuse et à crinière léonine, frileusement enveloppée dans une rotonde de fourrure.

—Hé ! cocher ! avait-on crié.

Jean rangea prestement sa voiture le long du trottoir.

L'homme au pardessus ouvrit la portière et fit monter sa compagne, en lui disant :

—Chez Magny ?

Jean reprit le chemin qu'il venait de parcourir, non sans regretter que ses nouveaux clients eussent choisi le restaurant de la rue Contrescarpe au lieu de celui du père Lathuille, ce qui eût épargné six kilomètres à la pauvre *Laghout* !

Au moment où il s'arrêtait à la porte de Magny, dont, à sa grande surprise, les fanaux n'étaient pas allumés, un sergent de ville sortit du boulevard et s'approcha de la voiture.

Une des glaces s'ouvrit, et le voyageur mit la tête à la portière.

—Le restaurant est fermé, monsieur, dit l'agent.

—Comment, fermé, demanda le client de Jean Brunet d'une voix métallique ; fermé par ordre ou par accident ?

—Non, mais un crime a été commis chez lui.

—Et nous n'y étions pas ! exclama la jeune femme avec dépit. Voilà un hors-d'œuvre qui aurait été chic. Un crime, dites-vous, sergent. Quel crime ?

—Je ne sais, on vient d'emporter les deux corps et nous avons ordre de ne laisser approcher personne.

—Brrr ! fit le voyageur devenu très pâle, avec un tressaillement qu'il ne put réprimer ; allons vite vers de plus riants rivages. Cocher, au café Riche !

La glace se referma et Jean fit tourner sa voiture, en haussant imperceptiblement les épaules.

—Pas solide, le bourgeois, dit-il à demi-voix en s'adressant à l'agent ; avez-vous vu ce gaillard-là, camarade ? C'est taillé pour faire un carabinier, et, pour un rien, ça vous aurait viré de l'œil comme une demoiselle.

—Oh ! ce n'est pas à la taille qu'il faut juger le cheval, répliqua le sergent de ville en souriant ; à preuve que le vôtre...

—N'est-ce pas ? une fière bête, je vous en réponds. Allons, Laghouat, retournons aux boulevards, ma fille. Bonsoir camarade.

—Bonsoir.

Un quart d'heure plus tard, le fiacre de l'ancien spahi stopait à l'angle de la rue Le Peletier.

Le couple descendit, la femme s'engouffra dans la baie étincelante de lumières, pendant que son compagnon jetait cinq francs à Jean Brunet en lui disant :

—Gardez la monnaie.

—Merci, bourgeois, riposta le cocher avec un large sourire.

Et, tout en plongeant la main dans sa poche pour en extraire une bourse de cuir, dans laquelle il fit tinter la pièce, Jean ajoutait à demi-voix :

—M'est avis qu'un grog au vin, bien chaud, ne ferait pas de mal à quelqu'un de ma connaissance, après une soirée si agrémentée. Et même que, pendant ce temps, la pauvre Laghouat grignoterait bien un picotin ? Pas vrai, ma vieille ?

Et, sautant sur le trottoir avec une agilité pleine de bonne humeur, l'ancien soldat conduisit sa jument par la figure jusqu'au marchand de vin voisin, la débrida, lui mit sa musette, non sans la caresser affectueusement, et entra dans le cabaret en murmurant gaiement :

—Mon Jean Brunet, c'est moi qui t'offre le grog en question.

Le marchand de vin, malgré l'heure avancée, avait encore un certain nombre de convives en train de fêter Noël ; aussi le cocher ne fut-il pas servi sur-le-champ.

Il en profita pour bourrer sa pipe, l'alluma et se prit à lancer d'énormes volutes de fumée au milieu de l'atmosphère déjà irrespirable de l'estaminet.

A la table voisine, deux individus étaient accoudés, et tellement penchés l'un vers l'autre, que leur front ou plutôt les visières de leurs casques se touchaient.

Tous les deux, sans être absolument ivres, avaient atteint cet état de béatitude où le corps, assoupli, semble prêt à se fondre, où la tête, trop lourde, cherche un appui, où la langue, évoquant des mots, n'exhale que des sons.

Une bouteille de cognac vide témoignait que ce n'était pas uniquement en parlant qu'ils en étaient venus là.

Jean les toisa du coin de l'œil et fit, avec les lèvres, un petit clappement ironique.

L'un des deux hommes prit la bouteille et la renversa.

—Plus rien ! grogna-t-il. Et j'ai encore soif ! Toi aussi, hein, Daviol ?

—Moi... toujours !

—Garçon, deux punchs ! cria le premier, en accentuant cet ordre d'un coup de poing sur le guéridon de fer.

Le garçon, un enfant de quinze ans, qui posait un plateau devant Jean Brunet, se tourna de leur côté :

—Vous avez assez bu, ce soir, monsieur Lamblin !

—De quoi ! assez bu ! *Aboulo vite, méchants gosse ! ou j'te vas refiler une morue !* (Donne vite, méchant gamin, où je vais t'envoyer une gifle.)

—D'abord... c'est moi qui paye !

—Daviol, mon vieux, tu dis des bêtises ! preuve que le gosse a raison et que ta tronche (tête) déménage !

—Lamblin !

—Tu te fâches ! Est-ce que t'as pas dit : c'est moi qui éclaire (paye).

—Oui !...

—Tu vois bien ! non, c'est pas toi ! c'est l'Italien.

—C'est vrai. Tiens ! pourquoi qu'il n'est pas ici, il devait avant une heure nous apporter les *fafiots* (billets de banque). Y a plus d'une heure de ça.

—Il viendra.

—Et s'il s'était *cavalé* (sauvé).

—Je le repincerai.

—Où ?

—Rue Milton.

—Ah ! oui. C'est que faudrait pas me la faire ! Je sais où est le cheval... et ça vaudrait bon d'aller le dire... là-bas !

L'ancien spahi, tout en sirotant son grog avec componction, avait entendu ce colloque sans en comprendre la portée ; cependant, en passant devant les ivrognes, il ne put s'empêcher de murmurer :

—Qui voudrait deux mauvais gars n'aurait pas besoin d'aller les chercher bien loin, pour sûr. Enfin, s'ils ont volé le cheval, ça m'est égal, ce n'est pas le mien.

Et, rejoignant Laghouat, il lui remit le mors et grimpa sur son siège, en disant doucement à l'animal :

—Cette fois, camarade, nous allons dormir.

Mais décidément, cette nuit-là, le pauvre Jean Brunet devait compter constamment sans son hôte ! car, à peine avait-il rassemblé ses guides, qu'un susurrement de soie bruit derrière lui, en même temps qu'une voix jeune, quoique un peu enrrouée, et qu'il reconnut aussitôt, l'empêchait de rendre la main à son cheval.

—Vous êtes libre, cocher ? avait dit la voix.

—Oui, madame ! répondit Jean. Ah ! mais, sapristi, vous n'avez pas été longtemps.

—Tiens ! c'est vrai, c'est vous qui m'avez amenée.

—Oh ! je m'en moque !

—Oui, mais vous étiez deux !

—Et je m'en vais toute seule.

—Peut-être y a-t-il aperçu quelqu'un qui l'a estomaqué, ce pékin !

—Jamais de la vie ! Il a rencontré là deux de ses amis, avec qui il a causé ; même qu'il leur a dit qu'il me promenait depuis trois heures ! Quelle blague ! je venais de le trouver chez Neesser, quand nous vous avons pris.

Jean était redescendu.

Il aida la jeune femme à monter dans sa voiture.

—Où allons-nous ? demanda-t-il.

—Rue Notre-Dame de Lorette, 48.

Jean se mit à rire, reprit ses rênes et conduisit la Comète chez un charcutier de la rue des Martyrs, d'où elle ressortit bientôt avec un paquet respectable de victuailles, enveloppées dans un journal, puis à son domicile, où il la déposa.

De là, Laghouat, sentant l'écurie, le ramena au grand trot, en dépit de la roideur des pentes, jusqu'à la rue Coustou.

Vingt minutes plus tard, Jean, ayant méticuleusement fait la toilette de nuit de son cheval, s'allongeait sur sa couchette en grommelant :

—C'est un fichu particulier tout de même que ce paroissien-là ! A-t-on idée de ça ?

“ Et puis, cette invention de dire aux autres qu'il était avec elle depuis trois heures ! Pourquoi cette menterie ?... Elle a raison, c'est louche ! Jean Brunet, faudra te rappeler ça, mon garçon. On ne peut pas savoir !... Quant à la femme, Rue Notre-Dame-de-Lorette, 48. La Comète !... c'est incrusté !

## VIII

COMMENT M. DENIS, QUI POURTANT N'ÉTAIT PAS FACILE A ÉMOUVOIR, FUT DÉCIDÉMENT ÉMU.

Lorsque M. Denis se retrouva dans la rue Dupuytren, il allait être quatre heures du matin, et le brouillard dégénérait en verglas.

Aussi, pour se réchauffer, se prit-il à marcher d'un pas ra-

pide, et, en moins de vingt minutes, il arrivait au poste de la rue de Grenelle.

Il n'avait pas oublié, malgré les péripéties lugubres de la nuit, l'homme qu'il avait assommé d'un coup de canne.

Et il tenait à s'assurer par lui-même si, dans les poches du meurtrier, il ne pourrait pas trouver quelque pièce de nature à l'éclairer sur les ramifications du quadruple drame dans lequel il venait de jouer un rôle.

En entrant au poste, il fut tout droit au bureau du brigadier.

— On vous a apporté un cadavre ce soir ? dit-il.

— Oh ! presque un cadavre ! monsieur Denis.

— Comment : presque ? Est-ce que j'aurais eu la chance de ne pas le tuer tout à fait, ce gredin-là ?

— Ah ! c'est vous, qui...

— Parfaitement ! Alors, il vit encore ?

— C'est-à-dire que le mouvement de la voiture avait sans doute ranimé en lui un dernier souffle, car, lorsqu'on le déposa sur le lit de camp, je remarquai quelques contractions dans les membres de votre défunt.

— Et ?

— J'envoyai chercher un médecin.

— Vous fîtes bien, brigadier ! d'abord par humanité, et ensuite parce que si les morts ne parlent pas, on a de grandes chances d'être renseigné par un blessé, la fièvre aidant.

— Avant même que mon agent fût revenu, un docteur se présentait. Je le conduisis moi-même près de notre homme, qui ne gigottait plus ! Il l'examina, le palpa, se pencha sur lui pour voir si le cœur battait encore, et finalement lui rejeta la couverture sur le nez, en me disant :

— Vous pouvez l'envoyer à la Morgue, il n'aura plus envie d'en sortir.

— Quelle plaisanterie de mauvais goût ! fit M. Denis ; voilà un médecin qui ne me soignera jamais !

— Oh ! ils en voient de tant de couleurs.

— N'importe ! Vous avez fouillé le mort ?

— Non. On m'avait recommandé d'attendre votre venue. Je ne l'aurais fait qu'au dernier moment.

— Éclaircissez-moi. Il est peut-être utile de remplir cette formalité.

Le brigadier prit une lanterne et ouvrit la porte du violon.

Sur le lit de camp un homme était étendu, enveloppé dans une couverture de laine brune. Le brigadier projeta la lumière de sa lanterne de son côté.

— Mais, s'écria M. Denis, qu'a donc dit cet âne de médecin ? Il remue encore, voyez plutôt !

Et, en effet, il était facile de constater que des mouvements nerveux secouaient les membres du meurtrier.

Le brigadier s'approcha et M. Denis, d'un geste brusque, mit le corps à découvert.

Tous les deux poussèrent un cri d'horreur !

— Ah ! sacrebleu, fit M. Denis, qu'est-ce que cela signifie ? L'assassin était couché sur le dos.

De sa tête, renversée contre le bois du lit de camp, le sang s'était répandu sur le matelas et coagulé en un gros caillot à la base de la nuque, contre l'oreille.

Mais ce n'était pas ce détail qui avait motivé l'effroi des deux policiers.

Le visage boursoufflé et sanguinolent de l'assassin n'était plus qu'une épouvantable plaie couverte d'une sorte d'écume en ébullition et comme creusée par une liqueur corrosive, que M. Denis reconnut tout de suite pour être du vitriol.

L'un des yeux avait coulé et l'orbite vide restait béant sous la paupière : l'autre, tuméfié, convulsé, horrible, disparaissait complètement sous l'amas de chairs déchiquetées qui le couvraient.

Les lèvres, gonflées et tordues, semblaient étrangler la langue qui pendait violacée et suintant le sang.

Les deux hommes se regardèrent.

Une surprise pleine de malaise et de dégoût les tenaillait.

M. Denis se remit le premier ; néanmoins sa voix était plus basse, quand il dit :

— Voilà l'œuvre du soi-disant médecin.

— C'est probable. Mais comment et pourquoi cela ?

— Il a voulu que cet homme fût dans l'impossibilité de traahir celui qui l'avait fait agir.

— Donc nous n'avons entre les mains qu'un instrument, et il nous faut à tout prix, retrouver la tête qui l'a mis à l'œuvre !

— Dépêchons, brigadier, faites porter ce misérable à l'hospice et qu'on tâche, s'il se peut, de le soulager.

— Il faut qu'il parle coûte que coûte, ne fût-ce que pour dire un nom ! et après... qu'il crève, ce sera pour lui l'échafaud d'évité.

Le brigadier donna des ordres et le moribond, mis sur une civière, partait, au bout de cinq minutes pour l'hôpital du Gros-Caillou.

Pendant ce temps, M. Denis examinait, à la lueur de la lanterne, les objets qu'on avait extraits des poches du meurtrier.

C'était d'abord un porte-monnaie contenant deux pièces de vingt francs, trois billets de banque de cent francs et quelques sous ; une corde en soie mesurant 3 mètres  $\frac{1}{2}$  environ et un revolver dit *un coup de poing*.

Puis un livret d'ouvrier, dont toutes les pages blanches avaient été arrachées, et à la couverture duquel n'adhérait plus qu'une seule feuille, toute maculée, portant ces mentions :

— *Andréo Mighelli*, âgé de 23 ans, serrurier, né à Benza (Italie).

— *Signe particulier* : ne sachant ni lire ni écrire.

— *Dernier domicile* : Rome, mai 1870.

Ce livre était roulé et froissé comme s'il eût séjourné de longs mois dans la poche où on l'avait trouvé.

M. Denis fit inscrire le tout sur le livre du poste, et recommanda que les objets lui fussent apportés à son bureau à la première heure.

Puis, au moment de se retirer, il demanda au brigadier s'il pourrait reconnaître le faux médecin.

— Ma foi ! non, répondit celui-ci. Il me semble que c'était un grand gaillard ; mais, comme il avait son collet relevé et un cache-nez, je ne pourrais pas vous assurer qu'il fût blond, ou brun ; par exemple, ce dont je suis sûr, c'est qu'il a un fier toupet ! et qu'il devait avoir la fiole de vitriol dans la main en entrant ici, car il n'est pas resté, en tout, trente secondes.

— Raison de plus pour se mettre à sa poursuite sans perdre un instant. Oh ! il faudra bien que je le pince ; grommela M. Denis avec colère, et, maugrébleu ! je le pincerai !

Sur ce mot, hélant une voiture, il y sauta et donna son adresse au cocher.

Un quart d'heure plus tard, il rentrait chez lui.

En traversant la salle à manger il ne put retenir un soupir de regret, en trouvant la table encore garnie des reliefs du souper.

Aussi, comme consolation, se versa-t-il un verre de bordeaux, dans lequel il trempa un biscuit.

Puis, sur la pointe du pied, il gagna sa chambre, se déshabilla, en retenant son souffle, et se glissa doucement dans le lit, près de Mme Denis, qui ronflait avec une sonorité digne de la meilleure conscience.

— Ouf ! murmura enfin le pauvre policier, en étendant voluptueusement ses membres endoloris, quelle nuit de Noël !...

## IX

DE QUELLE FAÇON LE DOCTEUR PÉTRUS WEBER FIT SES PREMIERS DÉBUTS.

Paris est la ville célèbre entre toutes !

Capitale du monde civilisé, foyer d'ignition dont la chaleur rayonne vers les points les plus extrêmes du globe, générateur sans rival des arts, du luxe, du plaisir, de la mode, creuset où bouillonnent sans répit toutes les merveilles de la civilisation, paradis et enfer où se coudoient toutes les gangrènes !

Paris, enfin ! c'est-à-dire le colosse étincelant qui, malgré les récents désastres de la France, règne encore sur le monde, du haut de sa splendide et inépuisable fécondité !

Mais aux pieds de ce Paris-lumière grouillent Paris badaud Paris-criminel et Paris-exploiteur.

Taches de boue, maoulant le marbre de la statue, atomes crochus tourbillonnant dans le rayon de soleil.

Et, en dépit de ces éléments bizarres et hétérogènes, ce qui domine, dans ce caméléon aux reflets multicolores, c'est l'éternelle jeunesse.

Bon enfant, un jour, enfant terrible le lendemain, spirituel et railleur quand même, Paris est amoureux du changement, destructeur par curiosité, versatile d'enthousiasme, toujours en quête d'un jouet quotidien, dont il fait parfois une idole, qu'il brise en la touchant.

Telle est l'explication des engouements et des mépris de la grande ville ; des fortunes qu'elle fait surgir et des ruines, dont elle est cause ; des médiocrités que souvent elle admire et des gloires que parfois elle écrase.

Les habiles savent profiter du moment de belle humeur de Paris-baby ; les maladroits ou les craintifs ne reçoivent que ses horions et ses rebuffades.

Le docteur Pétrus Weber appartenait, sans doute, à la première de ces catégories, car il était, en 1875, l'un des médecins les plus à la mode des vingt arrondissements !

Ses consultations se payaient deux louis, ses visites cent francs ; et une opération de ses habiles mains ne coûtait jamais moins d'un des gros billets de la Banque de France !

Cependant, ses clients ne marchandèrent jamais ! tous acquittaient, sans murmurer, les notes du savant docteur !

Sa réputation était si bien établie ! ses cures si brillantes ! ses salons si bien fréquentés !

On eût été chez lui sans la moindre indisposition, rien que pour se voir introduire par son valet de pied, vêtu d'une livrée verte à passe-poil caroubier, au milieu de la très honorable compagnie qui attendait, de longues heures, le bon plaisir du guérisseur en renom.

Aussi que ne faisait-on pas, quelle diplomatie ne mettait-on pas en jeu, pour obtenir une invitation aux soirées que, deux ou trois fois par hiver, ce charmeur donnait audessus du panier de la société parisienne.

On s'y pressait à s'enfoncer les côtes, dans une atmosphère que le Sénégal eût revendiquée comme sienne, afin d'obtenir une poignée de main du maître du logis et d'applaudir, de confiance, trois ou quatre célébrités théâtrales qui à tour de rôle, et bénévolement, apportait l'attrait de leur beauté et de leur talent aux raouts de Pétrus Weber.

Les principaux journaux, grâce à des invitations intelligemment adressées, donnaient, dès le lendemain, le compte-rendu de ces réunions artistiques, tout comme s'il se fut agi d'une première représentation. On citait les interprètes avec force louanges, les toilettes des femmes, le nom et les titres des hommes, le menu du souper, et l'article finissait par un feu d'artifice tiré en l'honneur de l'amphitryon.

Une telle réclame se totalisait par une recrudescence de clientèle, et un fleuron de plus à la couronne médicale de l'illustre spécialiste.

Car le docteur Weber, l'ai-je dit ? était un spécialiste.

Il avait concentré ses études sur un seul point : l'organisme vocal et respiratoire !...

Toutes affections de la poitrine, des bronches, du pharynx et du larynx étaient de son ressort.

Il abandonnait généreusement à ses confrères les autres maladies et misères de l'humanité, mais revendiquait, comme le plus digne, ou égard à ses recherches patientes et à ses longs travaux, cette catégorie délicate et malheureusement trop nombreuse.

Arrivé à Paris depuis trois ans, le docteur Weber, de la faculté de Cincinnati, s'était installé luxueusement, rue de la Chaussée d'Antin, dans un vaste appartement, au premier au-dessus de l'entresol.

Une plaque de marbre noir, apposée de chaque côté de la porte cochère, portait, gravée en lettres d'or, cette mention laconique :

DOCTEUR PÉTRUS WEBER

De Cincinnati.

En un mois il avait accompli un véritable tour de force, celui de meubler trois salons somptueux et un cabinet qui était une merveille de confortable sévère. Le reste à l'avenant.

Le goût le plus pur avait présidé à cet agencement ; et, soit qu'il eût été admirablement servi par les circonstances, soit qu'il eût de rares qualités de fureteur, toujours est-il qu'il avait su faire de son logis une œuvre d'art digne d'attirer l'attention des connaisseurs les plus minutieux.

Pour un Yankee, ce n'était pas mal débiter ! car, outre que cette façon de se poser à Paris semblait indiquer une fortune réelle et un tact assez peu commun, elle prouvait que cet étranger n'était pas le premier venu.

Ses domestiques le dirent d'abord, les concierges le répétèrent, les voisins suronchèrent, et, au bout de trois mois, il n'était bruit, du boulevard à la rue de Clichy, que des splendeurs du nouvel arrivé.

Quelques esprits chagrins évoquèrent bien le souvenir du Docteur noir ! mais ils prêtèrent à rire ! Celui-là était blanc, d'une haute stature, élégant comme Brummel, et, sauf une physionomie froide et hautaine, conséquence de la science chèrement acquise, sans doute, et d'un scepticisme né de l'étude du cœur humain, c'était un gentleman dans toute l'acception du mot.

Ses consultations, où pendant plus d'un trimestre bien peu de malades se présentèrent, avaient lieu de midi à quatre heures.

A quatre heures et demie, un phaéton en été et un coupé en hiver, deux bijoux du meilleur faiseur, attelé d'une paire de demi-sang valant haut la main trois cents louis, venaient prendre le docteur et le conduisaient au bois de Boulogne, où il se promenait, pensif et austère, jusqu'au moment du dîner.

Le soir, on le voyait, toujours seul et toujours sérieux, à l'Opéra, aux Français ou aux Italiens, où sa voiture venait le prendre.

Ses voisins s'étaient souvent demandé qui pouvait être cet homme, d'un abord si glacial, mais en même temps si poli et d'une allure si absolument distinguée.

Mais à Paris, où même les vrais amis se voient si rarement et s'occupent si peu les uns des autres, que pouvait-il résulter pour le docteur Weber de ces liaisons éphémères ?

Rien !

Il le comprit bien vite.

Et plus d'une fois, qui eût pu plonger dans son coupé, alors qu'il l'emportait au grand trot vers son logis désert, aurait été bien surpris de voir ce flegmatique personnage déchirant ses gants, tout fulgurant de colère, et laissant exhaler, de ses lèvres crispées par une rage longtemps contenue, les juréments et les blasphèmes les plus violents et les moins américains.

Un soir même, une fois rentré chez lui et enfermé dans son cabinet, il tira de son secrétaire un revolver qu'il chargea, se campa devant l'immense glace qui s'appuyait sur la cheminée, et, regardant sans pâlir l'instrument de mort, puis se contemplant ensuite avec la même tranquillité terrible, il murmura :

— Si d'ici à quarante-huit heures le diable n'est pas venu à mon aide, voilà un joujou qui m'enverra vers lui.

Pendant un instant il resta pensif et jouant machinalement avec le revolver.

Tout à coup, se retournant vivement, il alla se placer devant un petit cadre d'ébène accroché derrière son bureau.

Puis il se prit à froncer les sourcils, en même temps que ses yeux, d'un bleu pâle, s'allumaient d'une lueur semblable à celle que produit une lame d'épée ou de poignard frappée par le soleil !

— Quarante-huit heures !... répéta-t-il, c'est assez ! il ne faut que savoir les utiliser. En trente minutes, ne suis-je pas devenu presque riche et médecin ?

Le cadre que contemplait l'Américain contenait un diplôme de docteur, dûment constellé des cachets et signatures réglementaires, délivré au sieur *Pétras Nathaniel Weber*, âgé de vingt-six ans, né à New-Orléans.

Ce diplôme portait la date de 1867.

Un éclat de rire métallique mit fin à la contemplation menaçante du docteur, qui réintégra son revolver dans le tiroir où il l'avait pris et, après avoir bu un verre d'eau mélangée de cognac, se coucha froidement en murmurant :

—Demain, je trouverai. Dormons-d'abord.

Le lendemain, Pétras Weber achevait à peine sa toilette quand son domestique, un Italien, entra dans sa chambre et lui présenta une carte.

—Qui est là, Armi ?

—Le comte de Colmar, signor, répondit le valet.

—Quel homme est-ce ?

—Un vieillard ; malade.

—Autrement ?

—Ah ! *cospetto*, signor, grande mine, fourrures de *primo cartello*, belle voiture et superbes chevaux.

—Des armes sur la voiture ?

—*Dunque* ! avec une couronne !

—Fais entrer dans mon cabinet, et prie ce monsieur de m'attendre.

Armi disparut et Weber laissa errer sur ses lèvres un sourire de triomphe.

—Serait-ce déjà ce que j'attends ? dit-il.

—En vérité, mon étoile serait-elle à ce point heureuse ! Eh ! pourquoi pas !

Cinq minutes plus tard, absolument maître de lui, il pénétra dans son cabinet.

Le comte de Colmar, assis dans l'un des fauteuils, fit le simulacre de se lever ; Weber l'en empêcha du geste et prit place à son bureau.

—Docteur, commença le malade, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, et cependant je vous connais très bien.

—Comment cela, monsieur ?

—Oh ! mon Dieu, de la façon la plus simple du monde. Nous nous sommes rencontrés, deux ou trois fois à l'orchestre du Théâtre-Français et de l'Opéra.

—Et vous appelez cela me bien connaître, monsieur ? fit l'Américain avec un demi sourire.

—Sans doute ! et je vais vous le prouver.

Le comte de Colmar s'enfonça commodément dans son fauteuil et allongea paresseusement les jambes.

Weber, sous ses paupières à moitié closes, étudiait presque fiévreusement le personnage qui s'offrait si singulièrement à lui et duquel son fatalisme se promettait des résultats si multiples.

C'était un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, plutôt grand que petit, mais voûté par la maladie ou par l'âge, et d'une maigreur extrême.

Il avait le front haut et dénudé, l'œil dur, et caché sous une arcade sourcilière proéminente et velue, le nez en bec d'aigle, les lèvres minces et décolorées, le menton carré, les joues creuses et criblées de rides croisées comme des hachures.

Bref, un aspect peu agréable, en somme, et que ne rendait pas plus sympathique le teint jaune et marbré de taches livides de ce client matinal.

Cependant il avait grand air et possédait, de plus, qualité native et rare, le don de commander l'attention ; sorte de magnétisme des organisations puissantes, qui s'imposent de prime-saut et sans lutte.

Malgré lui, l'Américain pressentit qu'il y avait *quelqu'un* dans ce corps malingre, derrière ce visage émancipé et répulsif !

Et, machinalement, il s'inclina devant le vieillard, qui continua :

—Pour quiconque a beaucoup vécu, docteur, l'étude de l'homme est facile. La nature qui fait consciencieusement les

choses, a poinçonné chacune de ses œuvres, tout comme la Monnaie poinçonne les métaux. Il suffit donc, ainsi que le fit Champollion pour les caractères canéiformes des Egyptiens, de déchiffrer la signature que porte un homme pour savoir qui il est et ce qu'il vaut. Or, mon cher monsieur, j'ai la prétention d'être le Champollion de la face humaine ! J'ai apporté à cet art toutes les forces de mon intelligence, et, modestie à part, je crois que je n'ai pas perdu mon temps.

—Le hasard m'a mis sur votre chemin, et du premier coup d'œil je vous ai jugé !

—Mais un premier regard ne me suffisait pas, je suis donc revenu à la charge, et, après quelques rencontres *voulues* de ma part, ma conviction est complète, vous êtes l'homme qu'il me faut.

—Quel homme vous faut-il donc, monsieur le comte ? demanda le docteur Weber, que ce préambule ne laissait pas d'intriguer très fort.

—Un médecin d'abord. J'ai une maladie de foie, contractée aux colonies, que j'ai habitée assez longtemps ! Mal incurable, allez-vous me dire, je le sais ! Je ne viens donc pas vous demander la guérison, mais le soulagement de ce mal, et le moyen de l'enrayer, au moins jusqu'à ce que j'aie accompli la tâche que je me suis tracée.

—J'essayerai.

—Ensuite, quand nous nous connaissons mieux, nous verrons si le médecin peut et veut devenir l'ami que je cherche depuis longtemps.

—Je vous avoue, monsieur, que l'étrangeté de vos offres...

—Vous surprend ! Je le crois, mais pas autant que vous me voulez bien le faire voir !

—Vous êtes un homme, et, par ce mot, j'entends un être fort, que le préjugé n'a pas courbé sous son joug, et qui, au besoin, saurait briser le préjugé, s'il se dressait entre lui et le but qu'il poursuit !

—Ai-je tort ?

—Je ne sais, en vérité...

—Si, vous savez très bien !

M. de Colmar regarda l'Américain dans les yeux, et reprit :

—Oui, vous savez très bien !

—De plus, vous êtes ambitieux, et... faut-il pousser la franchise jusqu'à la brutalité ?

—Oui.

—Malgré le luxe qui vous entoure, et qui n'est qu'un piège tendu aux imbéciles, vous êtes pauvre, avouez-le ?

—Monsieur !

—Bien ! vous ne niez pas ! Donc, je ne m'étais pas trompé !

—Or, je suis riche, très riche, immensément riche !

—J'ai besoin de vous, vous aurez donc besoin de moi.

—Soyez-moi dévoué.

—Je vous payerai royalement et, de plus, vous donnerai des conseils qui vous permettront de réaliser les plus fous de vos rêves.

—Voulez-vous ?

—Si je veux !...

—A merveille ! Je sais tant de choses qu'au moment où je commence à voir la vie se retirer de moi je serais heureux de donner à un autre ce superflu d'expérience qui ne me peut plus servir ! C'est donc un marché que je viens vous offrir.

—Voulez-vous être mon médecin ?

—Je suis difficile, exigeant, d'un commerce souvent désagréable ; mais les émoluments vous feront passer sur ces misères, et nous verrons plus tard si vous êtes apte à la mission que je vous réserve.

—Voyons, acceptez-vous ?

—J'accepte, répondit l'Américain d'une voix ferme.

—Parfait. A dater d'aujourd'hui vous aurez cent louis par mois, mais il vous faudra me venir voir tous les jours.

—J'irai, monsieur le comte, murmura Weber qui ferma les yeux pour éteindre l'éclair de joie qui lui échappait.

—Voici le premier trimestre de vos honoraires, continua M.

de Colmar on posant sur le bureau six billets de mille francs, et comme je n'aime pas à consulter hors de chez moi, je vous y attends à trois heures.

—Je serai exact, monsieur, ne fût-ce que pour exprimer ma gratitude.

—Pas de ces mots-là, docteur. Nous faisons une affaire, rien de plus ! et il dépend de vous que votre fortune en résulte.

—Que valez-vous comme médecin ? je l'ignore ; mais il est utile pour nous que vous ayez une belle clientèle.

—Je vous dirai comment on la fait, et ce qu'on en fait.

—Je vous apprendrai aussi... mais, au fait, nous causerons de tout cela chez moi.

—A tantôt ! monsieur le comte ! répéta l'Américain en refermant la porte sur le vieillard. Puis il ajouta en se tâtant fiévreusement :

—Ah çà, est-ce un rêve ? Non ! Eh bien ! sacrebleu ! Je m'étais donné quarante-huit heures ? M. de Colmar est en avance d'un jour et demi !

## X

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LE PROVERBE : "SONGES, MENSONGES !" N'EST PAS TOUJOURS UNE VÉRITÉ.

Qu'advint-il de la rencontre de M. de Colmar et du docteur Weber ?

Comment le vieillard sut-il réaliser les promesses qu'il lui avait si brusquement faites.

Je vous le dirai en temps et lieu.

Depuis la première visite du comte, trois années se sont écoulées, et nous sommes à la fin de cette nuit de Noël si féconde en dramatiques événements.

Vers quatre heures du matin, un violent coup de sonnette réveillait en sursaut les concierges de l'immeuble où habitait l'Américain.

Le mari tira le cordon en grommolant.

—Weber ! dit une voix dure en passant devant la loge.

—Eh ! eh ! fit le caribère, en se replongeant sous les draps près de sa moitié, c'est notre médecin qui vient de fêter Noël !... Je te parie, Thasie, qu'il ne s'est pas contenté, comme nous, de jambon et de petit bleu.

—Eh bien ! gronda Thasie à moitié endormie, chacun à sa façon, si les riches dépensent beaucoup d'argent, ça ne prouve pas qu'ils s'amuse mieux.

Et, certain de n'être plus dérangé avant l'aube, le digne couple se prit à ronfler à qui mieux mieux.

Pétrus Weber, pendant ce colloque, était rentré chez lui.

Il alluma un bougeoir à la lanterne du vestibule, et pénétra dans sa chambre, dont il reforma soigneusement la porte.

Une fois sûr d'être bien seul, il se laissa tomber dans un fauteuil et prit sa tête à deux mains.

—C'est fini ! dit-il avec un soupir qui ressemblait à un râle ; mais il ne saura jamais au prix de quelles angoisses !

—Je n'avais pas compté sur l'imprévu, et l'imprévu a failli me perdre !

—Heureusement que j'ai eu la présence d'esprit du noyé qui se cramponne à une racine !... mais on me donnerait une fortune pour refaire ce que j'ai fait, que je refuserais.

Se levant alors d'un mouvement automatique, il se mit à arpenter sa chambre en continuant :

—Je devrais être mort de fatigue, et il m'est impossible de rester assis ? J'ai les nerfs trop surexcités ! Aussi Brucix et Delange m'ont-ils dit que j'avais la tête d'un décafé ! un décafé ! moi !

Il se tourna vers la glace et, en s'apercevant, ne put s'empêcher de faire un pas en arrière.

—Ils avaient raison ? je me fais peur !...

Et, en effet, le visage de Weber était effrayant.

Ses yeux, profondément cernés, étaient bridés à l'angle des paupières. Son front, d'une pâleur blafarde, se creusait de

trois larges rides ; ses lèvres décolorées avaient la sécheresse du parchemin, et l'arc en était aussi tendu que si la section venait d'en être soudainement opérée par un instrument tranchant.

Ses cheveux, devenus rares, se collaient en désordre sur son crâne, ses favoris ébouriffés achevaient de changer complètement sa physionomie, enfin sa cravate dénouée flottait sur le plastron cassé et fripé de sa chemise.

—Oh ! fit l'Américain d'une voix à peine perceptible, j'ai l'air d'avoir cinquante ans et je n'en ai pas vingt-cinq.

Saisissant, d'un geste fébrile, une carafe d'eau-de-vie posée sur un plateau, il s'en versa un demi-verre, qu'il vida d'un trait, en fermant les yeux, comme s'il eût peur de se contempler encore.

Peu à peu, alors, le sang afflua à son visage, et, se redressant avec rage, il ébaucha un sourire muet, dans lequel se cachaient mille sentiments divers.

—Baste ! dit-il. Après tout, c'était à faire ! Et j'ai réussi ! tout est bien !

—Les indices ne sauraient devenir des preuves ! encore moins des accusateurs ? Je suis content de moi !...

Et comme il commençait à se déshabiller, il ajouta :

—Il n'y a plus que ma visite à la rue Girardon, que les circonstances m'obligent à remettre à demain ; mais là, j'ai le loisir de choisir mon moment ; on doit m'attendre au moins vingt-quatre heures ! J'ai donc amplement jusqu'à midi.

Le docteur se coucha et souffla sa bougie.

Cinq heures sonnaient à l'église de la Trinité.

Tout autre, après une nuit aussi remplie que le semblait pour lui celle qui venait de s'écouler, eût été assailli de pensées si multiples, voire de craintes ou de remords tels, qu'il eût en vain appelé le sommeil.

Mais Pétrus Weber était une nature d'élite, et, cinq minutes après avoir fermé les yeux, il dormait profondément.

Seulement la lassitude physique eut beau accomplir son œuvre, l'esprit du dormeur ne put être vaincu du même coup.

Il s'ensuivit que le corps de l'Américain se prit à reposer, pendant que son intelligence, enfiévrée outre mesure, subissait l'obsession d'un rêve aussi étrange que complexe.

D'abord ce fut un jardin qui se montra à lui. Et dans les allées de ce jardin, jouaient une cinquantaine de gamins, uniformément vêtus de grosse futaine grise et coiffés d'un bonnet de laine.

Parmi ces enfants, il en voyait distinctement un, plus grand, plus vigoureux que les autres, et qui, assis au pied d'un arbre, semblait dédaigner les ébats de ses camarades et les contemplant d'un air maussade.

—Oh ! le loup ! criaient les joueurs en passant près de lui.

Puis le panorama changeait, et il apercevait le loup en apprentissage chez un fabricant d'instruments de chirurgie, qui, le trouvant intelligent, l'envoyait à l'école en compagnie de son fils.

Arrivé à ce point, le rêve prit de la consistance, il sembla à Weber qu'il entendait les leçons du professeur et les retenait avec aptitude.

Le loup c'était lui ; mais à présent, on l'appelait Pierre !

Puis, tout à coup, apparaissait, dans la boutique du marchand de scalpels et de trépons, un brave homme, militairement vêtu, et décoré. Cet acheteur, après avoir choisi différents instruments, prenait le menton de Pierre et, à la suite d'une longue conversation avec le patron, l'emmenait avec lui.

Il éprouvait la sensation du mouvement de la diligence, roulant de longues heures, et s'arrêtant enfin au milieu d'un joli pays aux maisons tout enguirlandées de fleurs et d'arbres !

Le monsieur décoré, qui l'avait enlevé, était le médecin du village.

—Et le loup, sous la direction de ce brave escu'ape, sentait son cerveau se dilater, sa tête se remplir de choses tout, jusque-là, il n'avait eu aucune idée.

Son protecteur, le jugeant capable de l'aider dans sa rude et patiente tâche, lui apprenait d'abord les éléments funda-

mentaux du français et du latin, puis les premiers rudiments de son art !

Et le *loup*, prenant à cœur ses études, grandissait de taille ainsi que de science !

A dix-neuf ans, il était capable de subir un premier examen.

Et son excellent homme de maître, le docteur Harmon, dans son rêve il distinguait encore la pancarte manuscrite sur laquelle ce nom honnête était écrit, lui mettant mille francs dans la main, lui disait :

— Va à Paris, mon fils, prends tes inscriptions et travaille ; quand tu seras reçu médecin, ma clientèle t'attend ! j'aurai alors, moi, le droit de me reposer. Et le *loup*, devenu Pierre, tout court, hélas ! montait dans le coche, puis en chemin de fer, car, en douze ans, le progrès avait marché.

Il arrivait à Paris.

Et le songe évoquait deux ou trois nuits folles, dans lesquelles tout un monde de sensations, de désirs et d'appétits étaient nés en lui ; les instincts mauvais, endormis par la simple vie qu'il avait menée, s'éveillaient affamés et menaçants.

Et, sous l'empire de cette ivresse, il reprenait le chemin de fer, arrivait dans une grande ville que baignait la mer, et s'embarquait.

Le tableau variant encore, il se voyait en Amérique, misérable, ignoré, sans état, acceptant, pour vivre, les plus humbles travaux.

Un jour ici, l'autre là, apprenant forcément l'anglais, essayant d'utiliser le peu qu'il avait acquis du docteur Harmon, et, rebuté partout, retombant, après deux années de luttes effroyables, dans le même dénuement désespéré.

Un matin, à la Nouvelle-Orléans, n'ayant pas mangé depuis la veille, il contemplait d'un œil d'envie les voyageurs qui s'empilaient sur un steamboat, en partance pour Batonrouge.

Comment, le vapeur en marche, se trouvait-il à bord, caché entre deux énormes caisses ? il ne s'en rendait pas compte.

Toujours est-il qu'il y était !

Et le steamboat, filant comme la foudre, luttait de vitesse avec un concurrent parti en même temps que lui. Les passagers étaient nombreux, et, penchés sur les claires-voies de la machine, excitaient encore les mécaniciens de leurs exclamations.

— Chauffez ! chauffez donc ! criaient les plus prudents.

— Lâchez tout ! Il nous gagne ! surenchérisaient les écorvelés.

Et le diapason aigu des jolies miss, au visage rose, dominant ce charivari de clameurs, assourdissait les officiers en répétant, avec des trépignements de rage :

— Vite ! master !

— Plus vite ! lieutenant !

— Eh ! faites nous sauter, capitaine ! mais arrivons premiers !

Et le steamer, tressaillant comme un cheval de course sous les éperons furieux de son jockey, roulait à travers les lames du fleuve, faisant gémir sa membrure et couvrant de vapeur et d'écume les énergumènes qu'il portait.

Tout à coup, une détonation effroyable se fit entendre.

Le pont du bateau tressauta, éparpillant les passagers dans toutes les directions, pendant qu'une gerbe de feu s'élevait dans l'air.

Les cylindres venaient de sauter !

Un hurlement de désappointement, bien plus que d'effroi, s'exhala de toutes les poitrines, et oubliant les contusions reçues, chacun regarda, avec une colère impuissante, le steamboat rival fuir comme un météore et disparaître au loin.

Et, avant que les voyageurs eussent quitté le vainqueur des yeux, l'incendie, s'élançant par toutes les ouvertures, les léchait au passage et changeait leurs exclamations de rage en cris de désespoir !

Pierre voyait encore, comme lorsqu'il était caché entre ses deux caisses, l'indescriptible scène à laquelle il avait assisté.

Malgré les ordres et les prières du capitaine, un affolement général s'était emparé des passagers.

Le plancher trépidait, la tôle craquait, les vitres volaient en éclats !

Serrés les uns contre les autres, sanglotant, pleurant, criant, tous les enthousiastes de tout à l'heure contemplaient avec une indicible angoisse les rives lointaines du Mississipi, auxquelles il était impossible d'aborder.

Et, la brise portant de l'avant à l'arrière, la flamme, comme un gigantesque velum, s'arrondissait au-dessus de ses victimes, se penchant comme pour les caresser jusqu'à ce qu'elle les calcinât !

Le capitaine comprit le danger et essaya de dominer toutes les vociférations avec son porte-voix.

— Debout, tout le monde ! commanda-t-il.

Les plus agiles, rampant et choisissant le moment propice, passèrent sous la voûte incandescente.

Puis lentement, quelques autres les imitèrent.

Pendant que les poltrons, arrachant les bancs, les cages, les espars, s'y cramponnaient et sautaient dans le fleuve.

A deux yards de Pierre, un grand jeune homme ouvrait tranquillement une valise et en tirait une ceinture de caoutchouc, garnie de liège, qu'il se bouclait méthodiquement aux flancs.

Puis il y enferma un gros portefeuille, une bourse et un autre objet que le *loup* ne pouvait voir.

Cela fait, le voyageur, ayant clos sa ceinture, repoussait dédaigneusement du pied la valise devenue inutile, et s'approchait du plat-bord.

Pierre se dégagea de ses deux caisses et, machinalement sans doute, tira le *bowie-knife* (couteau) qu'il avait dans sa poche et l'ouvrit.

Ses oreilles tintaient, le sang montait à ses yeux, teignant tout en rouge autour de lui.

Et il songeait qu'il nageait comme un marsouin !

Le jeune homme à la ceinture, saisissant un aviron, s'élança dans le Mississipi.

Derrière lui, quelque chose de lourd y tomba presque immédiatement.

.....  
A quelques pieds sous l'eau, un curieux eût pu alors voir, pendant quelques secondes, comme un bouillonnement furieux, puis une sorte de mousse écarlate s'éleva des profondeurs et vint déferler contre le flanc du navire incendié.

.....  
A une brasse au large, une tête pâle réapparaissait, nageant vigoureusement vers la terre.

.....  
Le même soir, à la tombée de la nuit, un vapeur, envoyé sur le lieu du sinistre, ramenait l'équipage et ce qui restait des passagers tant sur le steamboat qu'épars sur le fleuve.

Parmi eux se distinguait un homme encore jeune et de haute taille, portant un appareil de sauvetage, et n'ayant pour tout costume qu'un lambeau de pantalon.

Et le docteur Weber reconnaissait encore Pierre dans ce naufragé.

Pierre, qui avait abandonné au courant son uniforme de misère, en échange de la ceinture qu'il avait conquise.

Puis, il se voyait entrant au principal hôtel de la Nouvelle-Orléans... et demandant, d'une voix impérative, un vêtement qu'il offrait de payer au poids de l'or.

On le laissait seul, et, de ses mains fiévreuses et encore tremblantes du crime commis, il ouvrait la ceinture.

Le portefeuille contenait 10,000 dollars en billets de l'Union ; la bourse, cent livres sterling, en or ; l'autre objet était une trousse, dans le double fond de laquelle était caché un diplôme de médecin, décerné à Pétrus Weber, de Cincinnati.

Pierre tressaillit des pieds aux cheveux.

— Un nom... un brevet et une fortune !... murmura-t-il avec une joie qui tenait de l'ivresse. Merci, hasard !

En ce moment on frappa cérémonieusement à la porte.

Pierre fit un mouvement pour cacher son trésor...

Ses doigts rencontrèrent une toile fine et fraîche.  
Ses yeux s'ouvrirent... et le docteur Weber se réveilla.  
Sa domestique entra, portant sur un plateau une tasse de chocolat.

FIN

LA DEUXIÈME PARTIE A POUR TITRE :

**L'INSPECTEUR DE POLICE**

**AU BON MARCHÉ  
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE**

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défilant toute compétition.

- Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.
- do Chemises de couleur, 25 cts.
- 42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.
- Gants de kid, à choisir, 23 cts.
- Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.
- 600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

**VOLANTS EN DENTELLE**

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.  
Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.  
Cache-miroirs pour tous les goûts, de 20c en montant.

**La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies**

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

**ALPHONSE VALIQUETTE**

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

798, RUE STE-CATHERINE

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE

**LA PRESSE**

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

**LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.**

Pour abonnement, adressez :

**WURTELE & Cie, Propriétaires,**

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

**Loterie Nationale de Colonisation !**

TIRAGE DU 16 AVRIL 1888

**3204 LOTS VALANT \$60,000.00**

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, . . . 19, rue St-Jacques, Montréal

**ETRENNES !**

Calendriers à Effeuille "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci-dessous :

*Avec Indications Historiques*

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

*Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints*

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

**GRANGER FRERES**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

**LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES**

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez : J. LESSARD & Cie, boîte de poste 1110, Montréal.

**HORACE PEPIN, L.D.S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

So porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre



# PRIMES ! PRIMES !!

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au tirage. A partir de ce jour, nous offrons des PRIMES qui seront distribuées par voie de tirage au sort dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

**PRIME PRINCIPALE - - \$200.00**

**POIRIER, BESSETTE & CIE**

1540, RUE NOTRE-DAME.

Propriétaires de la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

## La Bibliothèque a Cinq Cents

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

**UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numéro, 5 CENTINS**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires.—Boite B.P. 138

### NUMEROS PARUS :

La Femme au doigt coupé  
Les Trois Chercheurs de pistes  
La Perle Noire  
Tolla  
L'Abime  
Le Banquier des Pirates, 1re série  
L'Archipel en feu, 2e série  
Tancrede de Rohan  
Nora  
Le Petit Vieux des Batignoies  
L'Epave du Cynthia, 1re série  
Le Secret de Patrick O'Donoghon, 2e série  
La Rose Blanche, 1re série  
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.  
L'Incendiaire  
Un Duel au Désert  
Le Pêcheur de Terles, 1re série  
Les Frères de la Côte, 2e série  
Les Voleurs de Chevaux, 1re série  
La Chasse aux Brigands, 2e série  
Le Peau Rouge, 3e série  
Le Crime de Pierrefitte, 1re série  
La Révélation, 2e série  
Colomba, 1re série  
La Vengeance Corse, 2e série  
Le Fou Yégoz, 1re série  
L'Invasion, 2e série  
Le combat de Falkenstein, 3e série  
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série  
La Fille de Margared, 2e série

L'Heritage Fatal, 1re série  
Le Jettatore, 2e série  
Le Diamant Caché, 1re série  
Camille, 2e série  
Le Testament du Commandeur, 3e série  
Une Famille Corse  
La mort de Pierre Duvernay, 1re série  
La Folle, 2e série  
Le Sacrifice de Germaine, 3e série  
La Vengeance, 4e série  
La Justice de Dieu, 3e série  
L'Honnête Criminel  
Le Bureau de Poste de St-Martin-les  
Monts, 1re série  
Bon sang ne peut mentir, 2e série  
Valérie, 3e série  
Une Evasion à la Guyane, 1re série  
Les Millions du Nabab, 2e série  
L'Arme Révélatrice, 3e série  
Le Comte d'Olligny, 4e série  
Le Parricide, 5e série  
Vingt ans à la Bastille  
Néjila  
Ginevra  
La Chasse à l'Heritage, 1re série  
Le Bal Masqué, 2e série  
Les Deux Sœurs, 3e série  
Le Revenant, 1re série  
Tom Sandons, 2e série  
L'Œil de Vichnou, 3e série

L'homme à l'oreille cassée, 1re série  
Le colonel Fugas, 2e série  
Veu de Haine,  
1re série, Le Chat du bord  
2e série, La "Brule-Gueule"  
3e série, Philopen le Poutpican  
4e série, Chouans et Républicains  
5e série, A coups de fusil  
6e série, L'Enlèvement de Jeanne  
7e série, Kernou  
8e série, A la Baionnette  
9e série, Le secret de Philopen  
10e série, Crochetont  
Le dernier des Trémolin  
Le mangeur de Poudre  
L'assassinat de Ver-aille  
Le crime de la rue Saint-Laurent  
1re partie, Le Meurtre  
2e partie, La chasse à l'homme  
3e partie, L'Expiation  
La Mort d'un Forçat :  
1re partie, L'Evasion du Bague  
2e partie, Forçats et Gendarmes  
3e partie, La Mort de Rouget  
Le Condamné à Mort :  
1re partie, Le Mort Ressuscité  
2e partie, L'Échafaud  
Les Écumeurs de Rivières  
1re partie, Les Débats n Bossu  
2e partie, A la Recherche de son Père  
3e partie, Père et Fils